


ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

seule édition estimée

(Préfaces d')

ATALA ET RENÉ

Orné de gravures sur acier

DERNIÈRE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

Et accompagnée de toutes les notes et remarques

Atala et ses Critiques par Jules Janin



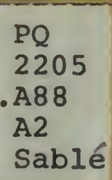
PARIS

Réimpression de l'édition Pourrat frères

CHEZ GENNEQUIN AINÉ, LIBRAIRE

6, RUE GIT-LE-CŒUR, 6

1859



ATALA ET RENÉ

– Recueil des Préfaces d'"Atala" et "René" I–
– "Atala" et ses critiques par Jules Janin
pp. 301 à

Imp. Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

seule édition estimée

ATALA ET RENÉ

(LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE)



PARIS

Réimpression de l'édition Pourrat frères

CHEZ GENNEQUIN AINÉ, LIBRAIRE

6, RUE GIT-LE-COEUR, 6

1859

PRÉFACES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA.

On voit par la lettre précédente [1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étois encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre

[1] La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800); la voici :

« Citoyen,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poetique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes Voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que, si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle[1]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots,

[1] M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras. [1]

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala,* qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez* [2]. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. [Il n'y a point d'aventure dans *Atala.* C'est une sorte de poëme [3], moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de

[1] Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de la Rochejaquelein, et obtient la grace des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Buonaparte a délivré la France!

[2] *Voyez* la Préface des *Natchez.*

[3] Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poëme,* c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue, récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *les chasseurs, les laboureurs, etc.*; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantoient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam, disant à Achille:

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et, quoique j'aie peut-être au-

tant à me plaindre de la société que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé,* je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature,* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir ; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame de la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc.* ; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avois adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un au-

teur inconnu passeroient sans être aperçues ; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre[1]. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme, etc.* On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui
x pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre[2] dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse ; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont

[1] *Voyez* cette lettre à la fin du *Génie du Christianisme.*

[2] Madame de Staël.

je fais profession d'admirer les talents, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de M[me] de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala :* le sujet n'est pas entièrement de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il est certain qu'un missionnaire françois a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

AVIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA.

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose ; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens [1] :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nou

[1] *Décade philosophique*, n° 22, dans une note.

veau-Monde avec les cendres de vos aïeux; vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère! je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie! Puissé le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères.

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auroient exigé trop de changements, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE

D'ATALA ET DE RENÉ.

(ÉDITION IN-12 DE 1805.)

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont désiré avoir une édition du *Génie du Christianisme* qui fût dépouillée de cette partie de l'Apologie, uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avois à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendoit de moi.

Une autre classe de lecteurs demandoit une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le *Génie du Christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devois faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du Christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du Christianisme*, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverois-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires ? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style ; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du Christianisme* est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle [1] ; de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venoient trop tard, puisque cet ouvrage étoit déja oublié. [2]

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouveroit peut-être quelque motif d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du Christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paroît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon foible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire! Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai en-

[1] M. de Fontanes. [2] M. Ginguené. (*Décad. philosoph.*)

core, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion : je saurai ce qu'il faudra changer au *Génie du Christianisme*, pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit. [1]

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connoître les endroits foibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquoient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois; cinq fois séparément, et six fois dans le *Génie du Christianisme*; si l'on confrontoit ces onze éditions, à peine en trouveroit-on deux tout-à-fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer*; j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de La Harpe me disoit au

[1] C'est ce qui a été fait dans l'édition des Œuvres complètes de l'auteur; Paris, 1828

sujet d'*Atala :* « Si vous voulez vous enfermer avec moi « seulement quelques heures, ce temps nous suffira « pour effacer les taches qui font crier si haut vos cen« seurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnoîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermoient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage : (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !)

« Que dis-je! ô vanité des vanités! Que parlé-je de « la puissance des amitiés de la terre! Voulez-vous, ma « chère fille, en connoître l'étendue? Si un homme re« venoit à la lumière quelques années après sa mort, je « doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui « ont donné le plus de larmes à sa mémoire, tant on « forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement « d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à « l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans « le cœur de nos amis! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il seroit difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les François que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudroit en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette

infortunée les maux de la vie, ne feroit encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le pere Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point « éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce « que le cœur de l'homme est fini. C'est une de nos « grandes misères : nous ne sommes pas même capables « d'être long-temps malheureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce seroit soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis : et de l'autre, qu'on est très heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes,* » ce qui seroit faux, sans doute; mais : « C'est une de nos grandes *misères,* » ce qui est très vrai. Eh! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir long-temps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère?* M. l'abbé Morellet paroît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel; mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe? Il seroit assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le

droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelois seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auroient aisément justifié; mais s'il en avoit fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvoit en avoir besoin, elles auroient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du Christianisme.* Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avoient pris pour une gaîté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute: « Quand « on trouve dans un auteur une circonstance qui ne fait « pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner de « la ressemblance au tableau, si cet auteur a d'ailleurs « montré quelque sens commun, il seroit assez naturel « de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, « et qu'il n'a fait que rapporter une chose réelle, bien « qu'elle ne soit pas très connue. Rien n'empêche qu'on « ne trouve *Atala* une méchante production; mais j'ose « dire que la nature américaine y est peinte avec la plus « scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui ren- « dent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et « les Florides. Les deux traductions angloises d'*Atala* « sont parvenues en Amérique, les papiers publics ont « annoncé, en outre, une troisième traduction publiée « à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette « histoire eussent manqué de vérité, auroient-ils réussi « chez un peuple qui pouvoit dire à chaque pas: Ce ne

« sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts? « Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie « l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude[1]. »

René, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je citerai encore les passages du *Génie du Christianisme* et de la *Défense* qui se rapportent à *René*.

EXTRAIT

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

IIe PARTIE, LIV. III, CHAP. IX,

INTITULÉ : *DU VAGUE DES PASSIONS.*

« Il reste à parler d'un état de l'ame qui, ce nous « semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui « qui précède le développement des grandes passions, « lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, entières, « mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-« mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avan-« cent en civilisation, plus cet état du vague des passions « augmente : car il arrive alors une chose fort triste : « le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la « multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses « sentiments, rendent habile sans expérience. On est

[1] *Défense du Génie du Christianisme.*

« détrompé sans avoir joui; il reste encore des désirs, « et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, « abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche « et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un « monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé « de tout.

« L'amertume que cet état de l'ame répand sur la vie « est incroyable; le cœur se retourne et se replie en cent « manières, pour employer des forces qu'il sent lui être « inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude « secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fer- « mentent toutes ensemble : une grande existence poli- « tique, les jeux du gymnase et du champ de Mars, les « affaires du forum et de la place publique, remplis- « soient tous leurs moments, et ne laissoient aucune « place aux ennuis du cœur.

« D'une autre part, ils n'étoient pas enclins aux exa- « gérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la « mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle « inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant, dispo- « sitions que nous acquérons dans la société intime des « femmes. Les femmes, chez les peuples modernes, in- « dépendamment de la passion qu'elles inspirent, in- « fluent encore sur tous les autres sentiments. Elles ont « dans leur existence un certain abandon qu'elles font « passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère « d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par « le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose « d'incertain et de tendre...

« Il suffiroit de joindre quelques infortunes à cet état « indéterminé des passions, pour qu'il pût servir de « fond à un drame admirable. Il est étonnant que les « écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre « cette singulière position de l'ame. Puisque nous man-

« quoins d'exemples, nous seroit-il permis de donner « aux lecteurs un épisode extrait, comme Atala, de nos « anciens Natchez? C'est la vie de ce jeune René, à qui « Chactas a raconté son histoire, etc., etc. »

EXTRAIT
DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

« On a déja fait remarquer la tendre sollicitude des « critiques [1] pour la pureté de la religion; on devoit « donc s'attendre qu'ils se formaliseroient des deux épi- « sodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette « objection particulière rentre dans la grande objection « qu'ils ont opposée à tout l'ouvrage, et elle se détruit « par la réponse générale qu'on y a faite plus haut. « Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poëmes « et des romans impies, avec des poëmes et des romans « pieux; il s'est couvert des mêmes armes dont il voyoit « l'ennemi revêtu : c'étoit une conséquence naturelle et « nécessaire du genre d'apologie qu'il avoit choisi. Il a « cherché à donner l'exemple avec le précepte. Dans la « partie théorique de son ouvrage, il avoit dit que la « religion embellit notre existence, corrige les passions « sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous « les sujets où elle est employée; il avoit dit que sa « doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux « émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle « est enfin la seule ressource dans les grands malheurs « de la vie : il ne suffisoit pas d'avancer tout cela, il « falloit encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé « de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épi-

[1] Il s'agit ici des PHILOSOPHES uniquement.

« sodes étoient en outre une amorce préparée à l'es-
« pèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement
« écrit. L'auteur avoit-il donc si mal connu le cœur hu-
« main, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incré-
« dules? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût
« jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y
« avoit cherché René et Atala?

> Sai che là corre il mondo dove più versi
> Delle sue dolcezze il lusinger parnasso,
> E che 'l verso, condito in molli versi,
> I più schivi allettando, ha persuaso.

« Tout ce qu'un critique impartial qui veut entrer
« dans l'esprit de l'ouvrage étoit en droit d'exiger de
« l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent
« une tendance visible à faire aimer la religion et à en
« démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour
« certains malheurs de la vie, et pour ceux-là même qui
« sont les plus grands, la puissance d'une religion qui
« peut seule fermer des plaies que tous les baumes de
« la terre ne sauroient guérir, ne sont-elles pas invinci-
« blement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur y
« combat en outre le travers particulier des jeunes gens
« du siècle, le travers qui mène directement au suicide.
« C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le premier parmi
« nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En
« s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes,
« il a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau
« de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de
« Werther a développé depuis ce germe de poison.
« L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire
« entrer dans le cadre de son Apologie quelques tableaux
« pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de
« vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de
« l'amour outré de la solitude. Les couvents offroient

« autrefois des retraites à ces ames contemplatives que « la nature appelle impérieusement aux méditations. « Elles y trouvoient auprès de Dieu de quoi remplir le « vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'oc« casion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, « depuis la destruction des monastères et les progrès de « l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier « au milieu de la société (comme il est arrivé en Angle« terre), des espèces de solitaires tout à la fois pas« sionnés et philosophes, qui, ne pouvant ni renoncer « aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, prendront la « haine des hommes pour l'élévation du génie, renonce« ront à tout devoir divin et humain, se nourriront à « l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de « plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse, qui « les conduira à la folie ou à la mort.

« Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries « criminelles, l'auteur a pensé qu'il devoit prendre la « punition de René dans le cercle de ces malheurs épou« vantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à « la famille de l'homme, et que les anciens attribuoient « à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il « n'eût été traité par Racine. Il ne restoit que celui « d'Érope et de Thyeste [1] chez les Grecs, ou d'Amnon « et de Thamar chez les Hébreux [2]; et, bien qu'il ait été « aussi transporté sur notre scène [3], il est toutefois « moins connu que celui de Phèdre. Peut-être aussi « s'applique-t-il mieux aux caractères que l'auteur a « voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René « commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent :

[1] *Sen. in Atr. et Th.* Voyez aussi *Canace et Macareus*, et *Caune et Bybis* dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Lot et de ses filles.

[2] *Reg.* 13. [3] Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

« par les premières il égare l'imagination d'une foible
« femme : par les dernières, en voulant attenter à ses
« jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui; ainsi
« le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.

« Il ne restoit qu'à sanctifier, par le Christianisme,
« cette catastrophe empruntée à la fois de l'antiquité
« païenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors,
« n'eut pas tout à faire; car il trouva cette histoire pres-
« que naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de
« pélerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs
« provinces [1]. Ce n'est pas par les maximes répandues
« dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ou-
« vrage laisse au fond de l'ame, que l'on doit juger de
« sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère
« qui règne dans l'épisode de René serre et contriste le
« cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas
« perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et
« que René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable
« est puni, tandis que sa trop foible victime, remettant
« son ame blessée entre les mains de *celui qui retourne le*
« *malade sur sa couche,* sent renaître une joie ineffable
« du fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le
« discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but
« et les moralités religieuses de l'histoire de René. »

On voit, par le chapitre cité du *Génie du Christianisme,* quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre; et, par l'extrait de la *Défense,* quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala,* et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

[1] C'est le Chevalier des Landes :

Malheureux chevalier, etc.

ATALA

ET SES CRITIQUES.

par Jules Janin

ATALA ET SES CRITIQUES.

« Il y a des ouvrages dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément. Il faut, pour les apprécier, avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose, et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leurs auteurs. Tel est le roman ou le poëme d'*Atala*. Les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons, le vaste plan de morale et de philosophie religieuse dont cet ouvrage fait partie, les voyages presque héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions qu'on pourroit naturellement lui comparer.

« Quand on ne sauroit pas que l'auteur d'*Atala* s'occupe d'un ouvrage où il se propose d'exposer les beautés poétiques et morales du christianisme, il seroit facile de s'apercevoir que cet essai n'est que l'ébauche d'une grande idée, ou plutôt d'un grand sentiment, qui demande un cadre plus vaste et des développements plus étendus, plus variés et plus riches. *Atala* n'est qu'un petit tableau, composé d'après des principes aussi neufs que féconds; c'est une miniature qui laisse entrevoi

la pensée du peintre ; c'est une première expérience d'une théorie dont les éléments seront bientôt mis dans un plus grand jour.

« Depuis que le christianisme a été relégué parmi ces institutions qu'on peut examiner avec tout le sang-froid de la philosophie, l'attention des hommes qui pensent s'est dirigée vers ce nouvel objet d'observations. Les sarcasmes et les plaisanteries, les déclamations et les diatribes, ont fait place à l'esprit de réflexion et de sagesse ; on a cessé d'exagérer le mal ; on a voulu se rendre compte du bien ; on a pesé avec plus de justice les abus et les avantages, les bons et les mauvais effets ; on a écarté les préjugés et les préventions de tout genre ; et ce qui n'avoit été jugé que par la haine ou par l'enthousiasme, a subi l'examen de la raison. Tel est le sort de tous les établissements que les siècles ont consacrés. Pendant qu'ils subsistent, ils sont rarement appréciés par l'impartialité. Ils sont attaqués avec fureur et défendus avec maladresse : mais les passions se taisent sur leurs ruines. Quand ils sont renversés, on contemple leurs vastes débris d'un œil moins prévenu, et la vérité tardive prononce enfin un jugement qui n'excite quelquefois que de vains et stériles regrets. Le moment est venu où, sous la protection d'un gouvernement éclairé, il est permis de se livrer à des spéculations qu'en d'autres temps on eût taxées de fanatisme. Un monument qui a duré près de vingt siècles, une institution qui, pendant un si long espace de temps, a modifié la destinée et la condition de presque tous les peuples du monde, est digne sans doute des méditations des philosophes. Il seroit absurde qu'on ne pût en appeler de la sentence

de ceux qui l'ont enveloppée dans leur vaste plan de bouleversement et de destruction universelle.

« Je ne prétends pas juger d'avance le système de l'auteur du *Génie du Christianisme*; mais quand on réfléchit aux heureux sujets de toute espèce que cette religion a fournis aux arts de l'imagination, quand on considère les richesses que la peinture, la poésie et l'éloquence ont tirées de cette mine nouvelle, on sent une prévention en faveur de la théorie de M. de Chateaubriand. C'est cette religion qui animoit la voix de ces pères de l'éloquence chrétienne, dont les discours sont placés par les gens de goût à côté de ceux des Cicéron et des Démosthène; c'est elle qui, parmi nous, a élevé si haut les Massillon et les Bossuet; elle dicta le plus beau poëme des temps modernes; elle conduisit le pinceau d'un Raphaël, et lui inspira son chef-d'œuvre; c'est dans les asiles solitaires des anachorètes qu'un Lesueur alla chercher les modèles de ces vertus paisibles et silencieuses qu'il sut exprimer avec un si prodigieux talent. Si le christianisme enflammoit le génie des artistes, il n'étoit point, comme on l'a voulu dire, l'ennemi des arts; l'Europe les lui doit en partie; ils sont nés, ils ont fleuri sous sa protection; et Rome ne s'honore pas moins des monuments dont la religion chrétienne l'a embellie, que des chefs-d'œuvre que l'antiquité lui a légués. La mythologie pouvoit être une source plus féconde de beautés poétiques; mais si le christianisme doit lui céder à cet égard, il lui reste bien encore de quoi se consoler.

« *Atala* devient une nouvelle preuve de cette vérité qu'on se plaît à contester. Cet ouvrage tire son intérêt, non pas du fond d'une action assez foible, mais des effets

que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses. Il s'est proposé, comme il le dit lui-même, de peindre la religion, première législatrice du sauvage ; les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux opposés aux lumières, à la tolérance, au véritable esprit de l'Évangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort. Quand on voit la plupart des romanciers avoir recours à tous les artifices de l'imagination, accumuler incidents sur incidents, épuiser toutes les ressources de leur art pour produire beaucoup moins d'effet, on est obligé de reconnoître que les ressorts qu'il fait agir, quoique beaucoup plus simples, sont beaucoup plus puissants, et qu'il a ouvert la mine la plus riche et la plus profonde que le génie puisse exploiter. Il ébranle la sensibilité, il fait couler les larmes, il déchire le cœur sans tourmenter ou révolter l'esprit par la complication des aventures et les surprises du merveilleux. Un prêtre, un sauvage et son amante sont les seuls personnages de ce drame éloquent, où le pathétique est poussé au dernier degré.

« Les accessoires, le lieu de la scène, contribuent beaucoup, il est vrai, à l'effet général du tableau ; c'est parmi ces grands fleuves de l'Amérique septentrionale, au bord de ces lacs et de ces antiques forêts du Nouveau-Monde, au pied des monts Apalaches qu'il transporte son lecteur. Ce spectacle, d'une nature rude et sauvage, anime et rend plus intéressant celui d'une religion qui vient y répandre ses premiers bienfaits ; la magnificence des descriptions ajoute à la force des sentiments, et l'on

s'aperçoit bien que ces peintures si vives et si énergiques ne sont pas des copies : l'auteur a vu ce qu'il peint, il a parcouru lui-même les lieux qu'il décrit. C'est sous les yeux de la nature, c'est à l'aspect de ces beautés, d'autant plus imposantes qu'elles sont plus incultes, qu'il a saisi ses crayons pour dessiner ces traits majestueux dont ses regards étoient frappés ; il a su trouver ce point où les effets physiques et les effets moraux se fortifient mutuellement : on ne pourroit lui reprocher que de se livrer avec trop peu de retenue aux attraits du style descriptif, de ne pas varier assez ses teintes, et peut-être d'altérer quelquefois, par des couleurs un peu trop chargées, les formes de son modèle.

« Le style descriptif a été singulièrement perfectionné dans ce siècle ; les Buffon, les Rousseau, les Saint-Pierre ne laissent rien à désirer en ce genre : il semble qu'à mesure que les ressources de la poésie commençoient à s'épuiser, la prose ait voulu y suppléer. On sent, en lisant le *Télémaque*, que l'illustre auteur de ce bel ouvrage n'avoit vu la nature que dans les poëmes d'Homère et de Virgile : les grands écrivains de notre siècle l'avoient eux-mêmes étudiée ; ce sont leurs propres sensations qu'ils rendent, lorsqu'ils la peignent, et leurs tableaux ont une vérité, une fraîcheur, une énergie et une originalité qui ne peuvent jamais être le fruit des seules études du cabinet. Homère et Virgile leur ont sans doute appris à voir la nature ; mais ils ont mis leurs préceptes en pratique, au lieu de se borner à copier leurs descriptions ; ils ne se sont pas fiés aux yeux d'autrui, ils on vu par eux-mêmes ; aussi peut-on les regarder comme de véritables poètes, très supérieurs à ceux qui ne font

qu'astreindre à la mesure des vers leurs confuses réminiscences, et qui défigurent, dans leurs prétendus tableaux, les beautés de la nature, qu'ils n'ont jamais ni étudiée ni sentie. Je connois tel poëme célèbre dans lequel il y a cent fois moins de poésie que dans quelques pages de Rousseau ou de Bernardin de Saint-Pierre.

« L'auteur d'*Atala* paroît avoir bien des rapports avec ce dernier, et je ne doute même pas que les *Études de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer ses idées et son talent; ils ont peint tous deux une nature étrangère; l'un nous a transportés sous le ciel de l'Afrique; l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique; ils se sont l'un et l'autre proposé un grand but moral, et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentiments; mais l'auteur de *Paul et Virginie* est plus doux, plus coulant, plus châtié; celui d'*Atala* plus nerveux, plus fort, plus énergique : l'un ménage ses couleurs avec un goût exquis et un art d'autant plus merveilleux qu'il paroît moins; l'autre les répand et les prodigue avec une profusion et une abondance qui nuisent quelquefois à l'effet : l'un est plus sage et plus retenu, l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales, celui d'*Atala* aux idées religieuses : le premier a honoré la religion avec transport en censurant ses ministres avec amertume; le second honore à la fois et confond dans les mêmes hommages et le dogme et le culte, et les ministres et la religion. Dans *Paul et Virginie*, un prêtre devient la cause indirecte, mais toujours odieuse, de la fatale catastrophe; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance

et le fanatisme. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominoient la satire anti-religieuse et l'esprit d'innovation; celui de M. de Chateaubriand, d'une époque où la pitié, la commisération et la vraie philosophie lui ont succédé.

« Je voudrois appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage; mais il est déja trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en présenter des extraits : les éloges sont déja justifiés par la voix publique. Je me bornerai donc à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée. Il me paroît, comme j'ai osé l'avancer, que l'auteur détruit quelquefois l'effet de ses plus belles peintures par un excès de force et d'énergie. Il décrit une messe dans le désert : « L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflam-« moit le vaste orient; tout étoit d'or et de rose dans la « solitude; les ondes répétoient les feux colorés du ciel, « et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent « sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur, « sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon « rencontra l'hostie consacrée que le prêtre élevoit en ce « moment dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par lequel l'auteur achève son tableau, est, contre son intention, très petit et très mesquin : ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration, n'est pas heureux et paroît forcé; il a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

« Au reste, on est bien dédommagé de quelques fautes par des beautés sans nombre, par un style qui anime et vivifie tout, et dont la rudesse même est une grace de

plus dans un sujet de ce genre. Ce petit ouvrage fait désirer encore davantage celui dont il est détaché. »

Ainsi parloit en 1802, dans le *Journal des Débats,* le plus grand critique de cette époque, M. Dussaulx. La gloire de M. de Chateaubriand commençoit alors, alors aussi la gloire de celui-là, qui alloit être l'empereur, étoit à son apogée. Rendons justice au critique de cette époque, c'est qu'il a été pour son temps un homme très avancé. Il s'est prononcé, timidement il est vrai, mais enfin il s'est prononcé pour *Atala,* avant même de savoir ce qu'en penseroit le premier consul, ce qui étoit une grande hardiesse. Et puis, comment ne pas savoir gré à M. Dussaulx de cette adoption spontanée du grand génie poétique et littéraire qui venoit tout d'un coup, à l'improviste, sans que rien l'eût annoncé, faire ainsi une révolution dans l'art, dans la poésie, dans la langue, dans la philosophie, et même dans les croyances de la patrie? M. Dussaulx, esprit élégant mais d'une grande indolence, imagination paresseuse, style correct et incisif, mais peu novateur, disciple des grands maîtres dans l'art d'écrire, devoit, en effet, se sentir saisi de je ne sais quelle terreur pénible, en voyant tout d'un coup ce grand écrivain, qui s'avançoit à grands pas sur a route toute nouvelle qu'il s'étoit tracée à lui-même. M. de Chateaubriand, en effet, étoit en poésie un révolutionnaire, comme Napoléon étoit un révolutionnaire en politique. L'un et l'autre ils arrivoient au nom de l'ordre et de l'autorité, rapportant avec eux à ce peuple perdu par les révolutions, celui-ci l'obéissance au pouvoir, celui-là l'obéissance à l'Évangile.

Ils vouloient l'un et l'autre rétablir la vieille royauté; mais celui-là, qui étoit soldat, vouloit la vieille royauté à son profit; l'autre, qui étoit poète, vouloit la royauté au profit de la vieille race de saint Louis. Ces deux hommes préparoient ainsi, du côté de la guerre et de la poésie, toutes les merveilles de ce siècle. Chacun d'eux a tracé son chemin dans l'histoire; chacun d'eux a suivi son noble sentier; et dans ce sillon creusé par lui, dans ce sentier qu'il s'est tracé, chacun de ces hommes a marché à pas de géant : seulement le soldat s'est arrêté plus vite que le poète; seulement le soldat, qui avoit soulevé toute l'Europe, a été vaincu par toute l'Europe, pendant que le poète, qui étoit venu régénérer l'art et la poésie, poursuivant nuit et jour sa pacifique conquête, a fini par imposer à l'Europe entière le joug salutaire de son génie et de ses croyances. Ainsi, sous le rapport de la victoire comme sous le rapport de la persévérance et de la foi dans son œuvre, l'empereur Napoléon a été vaincu par M. de Chateaubriand.

Si donc vous trouvez que le critique de 1802 n'a pas été tout-à-fait à la hauteur de l'admiration de l'Europe pour *Atala,* ce chef-d'œuvre qui en faisoit présager tant d'autres, soyez indulgent pour le vieux critique. Il avoit déja vu tant de révolutions de tout genre, que toute révolution nouvelle l'inquiétoit et lui faisoit peur. Il avoit déja tenu tête à tant de monstruosités impitoyables, que même, à la poésie de M. de Chateaubriand, il ne pardonnoit pas tout-à-fait sa piquante et ingénieuse nouveauté. C'est, d'ailleurs, un des malheurs de la critique, de ne venir jamais qu'après le chef-d'œuvre, et voilà pourquoi l'analyse la plus passionnée vous paroîtra tou-

jours froide et décolorée, si vous la comparez à ces simples pages de bon sens qui viennent résumer les opinions de la foule sur l'œuvre nouvelle. Ne demandez pas au critique de l'enthousiasme, demandez-lui du sang-froid et de la conscience. Trop heureux encore que le critique soit assez hardi pour suivre pas à pas et sans mauvaise humeur le géant qu'il doit suivre à la trace! Le sang-froid et le bon sens, voilà le premier devoir du critique. En dernier résultat, il ne fait que libeller les jugements du public; or, que de temps ne faut-il pas au public pour s'accoutumer à toute nouveauté tant soit peu hardie et logique? Que pouvoit faire le public de 1802, élevé par Voltaire et par la révolution de 89, passant tour à tour du doute à l'athéisme, de 89 à 93, c'est-à-dire de la réforme politique à l'assassinat politique, tour à tour libre et esclave, esclave de quels tyrans? de Marat et de Robespierre! Puis, après avoir fait cent mille lois, s'amusant à livrer cent batailles, et toujours ainsi par ses défaites et par ses victoires, par sa liberté et par son esclavage, par les meurtres de la veille et par les meurtres du lendemain, reporté violemment dans ce doute voltairien qui avoit été si fatal aux croyances de sa jeunesse? Que voulez-vous que pensât la France ainsi faite, quand son poète, revenu des forêts vierges du Nouveau-Monde, s'en vint remplacer *Candide* par *Atala*, le *Dictionnaire philosophique* par le *Génie du Christianisme*, le désespoir par l'espérance, le doute par la foi chrétienne? Certes, l'étonnement dut être grand dans ce royaume régi si long-temps par l'école encyclopédiste, quand il apprit qu'un gentilhomme breton venu de la Vendée, un soldat

bleu, qui avoit été saluer Washington en Amérique, revenoit tout seul, pauvre et inconnu pélerin, se mettre à la tête de la poésie et de la philosophie françoises; qu'il marchoit en avant, tenant d'une main l'Évangile, et de l'autre main tenant la Bible, et qu'il parloit à tous le plus magnifique des langages qui soient sortis de la bouche et du cœur de l'homme. A cette nouvelle, le vieux Ferney a tremblé jusque dans ses fondements, les vieilles cathédrales françoises ont tressailli d'espérance et d'orgueil; la foi antique s'est relevée, le monde chrétien, muet et consterné, a relevé la tête et remercié le ciel. Quelle révolution fut jamais plus grande et plus belle! Combien le concordat de M. de Chateaubriand ne l'emporte-t-il pas sur le concordat de Bonaparte! N'est-ce pas, je vous prie, une merveilleuse chose que cette France, qui avoit passé à travers la prose de Marat et les hymnes pieux de Robespierre, et qui en étoit encore toute souillée, rappelée tout d'un coup au sentiment et à la conscience de sa force, par ce nouveau venu dans le monde, un simple poète qui avoit lu Homère et la Bible, qui savoit Bossuet et qui savoit l'Évangile, qui avoit saisi le côté chrétien de notre poésie, de notre histoire, de notre royauté, de notre passé et de notre avenir? Jamais au monde, influence plus belle et plus puissante n'a été donnée à la parole humaine depuis Luther. Luther détruit, renverse, accable: il entasse des ruines sur des ruines; sa parole est une torche ardente jetée sur des gerbes de blé. La parole de M. de Chateaubriand est un flambeau; il éclaire, il relève, il console, il répare, il reconstruit, il jette les fleurs de sa poésie sur toutes les saintes

ruines; il rend au monde éclairé la foi, l'espérance et la charité, cette blanche colombe venue du ciel. Comment vouliez-vous que cet homme fût compris par un autre homme, à sa venue? Comment voulez-vous que tout d'un coup, en 1802, dans un avenir de désordre, il se trouvât en France un critique capable de juger *Atala,* et de voir derrière *Atala* le *Génie du Christianisme,* ce monument d'or et de granit qui s'élevoit dans toute sa magnificence et son éclat? Non, non, cela n'étoit pas possible. Non, le grand juge qui devoit juger M. de Chateaubriand n'étoit pas né encore. Le grand juge digne d'un pareil homme, le seul juge qui soit à la hauteur de tous les grands hommes du monde, le juge d'Homère, de Virgile, de Bossuet, de Chateaubriand comme il est le juge d'Alexandre, de César, de Charlemagne et de Bonaparte : ce juge s'appelle la postérité.

Pourquoi donc, nous direz-vous, puisqu'en effet la postérité, ce juge souverain, est le seul digne de citer à son tribunal les noms de ces hommes qui sauvent l'humanité ou qui la perdent, soit par le glaive, soit par la parole, pourquoi donc ainsi recueillir les jugements contemporains sur des œuvres destinées à l'avenir? Pourquoi réunir ainsi le journal au livre, la parole écrite à la parole parlée, le jugement éphémère au chef-d'œuvre qui ne doit pas mourir? Par exemple, pourquoi placer ainsi dans le même volume M. Dussaulx et M. de Chateaubriand?

A cette question il est facile de répondre que la critique est encore l'expression de la société, en ce sens que la critique ne fait que formuler les opinions de son temps. Or, ne trouvez-vous pas qu'il sera beau plus tard,

et qu'il est déja beau aujourd'hui que le nom de M. de Chateaubriand domine d'une hauteur incommensurable tous les noms du monde littéraire et politique, de savoir au juste les sentiments de nos pères sur des livres qui furent pour eux des questions de doute ou de croyance, de vie et de mort? Croyez-vous que le chef-d'œuvre ne nous paroîtra pas plus grand, à mesure que nous apprendrons comment il est parti d'en bas, et comment il s'est élevé malgré les rumeurs, malgré les oppositions, malgré les commentateurs, malgré l'envie, malgré l'ignorance, malgré la vieillesse trop vieille, malgré la jeunesse trop jeune, car parmi les jugeurs et les critiques il y a tant de sortes de jeunes gens et de vieillards! Croyez-vous donc que ce ne sera pas un grand sujet d'étonnement et de méditation, quand nos petits-neveux pourront juger par eux-mêmes, des froids dédains et des froids éloges qui auront accueilli, au commencement du dix-neuvième siècle, les premiers vœux de religion, les premiers efforts de poésie, les premiers élans de liberté, qui aient été osés, entrepris, accomplis par M. de Chateaubriand? Et pensez-vous que ce soit là des leçons inutiles données à l'avenir, que d'apprendre aux critiques futurs à savoir enfin se passionner à temps pour les grandes œuvres des hommes! En effet, si M. de Chateaubriand, moins vindicatif ou moins modeste, avoit daigné imprimer, après *Atala*, après *René*, après *le Génie du Christianisme,* après *les Martyrs,* les stupides critiques et les stupides éloges avec lesquels ces grands livres furent accueillis, pensez-vous que la critique, corrigée ainsi par le spectacle de ses propres excès, n'eût pas été plus facile et plus douce aux premiers vers de M. de

Lamartine, par exemple, aux premiers romans de Walter Scott, aux premiers poëmes de lord Byron, aux premiers chants de Rossini?

Il faut donc que la critique apprenne enfin par quelques sévères exemples, qu'elle ne doit pas se fier, comme elle l'a fait, aux improvisateurs de l'heure présente. Le critique en travail consulte d'abord le rayon de soleil sous lequel il écrit; il interroge en même temps ses émotions personnelles et le livre dont il parle; son humeur influe beaucoup sur son jugement, et en ceci il obéit d'autant plus volontiers au caprice du moment qu'il se dit toujours à lui-même : Mon jugement est un jugement d'une heure! Éloge ou blâme, ma critique mourra demain! Si l'homme grandit sous mes coups, qui saura que j'ai fermé les yeux à la lumière nouvelle? ainsi disent-ils les imprudents, comme si une parole imprimée pouvoit mourir! Eh bien! plongeons-nous dans le chaos qu'on appelle le vieux journal; recherchons un à un les jugements des contemporains de M. de Chateaubriand; rendons justice aux uns et aux autres, et faisons bonne justice. Celui qui a été juste et honorable recevra sa récompense, car son nom ne mourra pas; il sera inscrit au bas du chef-d'œuvre. Celui qui a été ignorant, cruel, impitoyable, insensé, recevra aussitôt son châtiment, car son nom aussi sera inscrit au-dessous du chef-d'œuvre. Ah! messieurs, vous avez cru vous cacher dans votre néant, vous avez cru que vous mourriez en vingt-quatre heures! Et vous n'avez pas pensé au sort de Zoïle! Et vous qui avez été humains et patients, vous qui avez été généreux envers le nouveau venu dans l'arène, le voici maintenant qui à son

tour vous protége de son nom et de sa gloire : rappelez-vous donc ce sage Aristarque, le censeur d'Homère, homme respecté et respectable que la postérité a placé à côté de Zoïle, comme dans un tableau allégorique on place la récompense en regard du châtiment.

Car vous sentez bien que l'*Atala* de M. de Chateaubriand n'a pas été acceptée tout d'un coup comme un chef-d'œuvre. Vous comprenez bien que la colère des philosophes et des beaux-esprits de son temps ne s'est pas fait faute de couvrir de boue et d'écume ce charmant chef-d'œuvre. Heureusement, si M. de Chateaubriand a été attaqué par les plus lâches, il a été défendu par les plus dignes. Ainsi M. de Fontanes s'écrie, après avoir parlé d'*Atala* comme il falloit en parler : *J'aime l'auteur, et pourtant ce n'est pas l'amitié qui dicte ces éloges.*

« Les talents qui nous restent aujourd'hui sont trop « rares pour les éloigner plus long-temps; ils n'ont « jamais été les ennemis de la France, qui peut seule « leur donner des suffrages dignes d'eux, et dont ils « augmentent la gloire. Il ne faut pas que les Muses « françoises soient errantes chez les Barbares. Puissent-« elles se rassembler enfin de tous côtés autour du pou-« voir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes, en « leur préparant un nouveau siècle de gloire! »

De son côté, Geoffroy le célèbre critique, cet homme aussi écouté que le premier consul, proclame *Atala un véritable poëme, où l'auteur a trouvé le secret bien rare aujourd'hui de se montrer original sans être absurde.* Mais à côté de tous ces hommes, l'honneur de la critique en France, Dussaulx, Fontanes, Geoffroy, surtout

M. Bertin l'aîné, leur guide à tous et le plus vieil ami de M. de Chateaubriand; au milieu de toute cette France de Bonaparte, qui admire *Atala* et qui l'apprend par cœur, comme la France de Richelieu admiroit *le Cid* du grand Corneille et l'apprenoit par cœur, jetez les yeux en rougissant de honte, sur les plus ignobles et les plus misérables critiques que jamais la stupidité humaine ait enfantées. En lisant de pareilles diatribes, à propos de ce noble, élégant et passionné génie, qui étoit venu donner à la langue françoise une force et une autorité nouvelles, on se demande si ce n'est pas là, en effet, le sort de tout homme de génie d'être exposé de son vivant à la calomnie et à l'insulte? On parle souvent de toutes les misères des poètes d'autrefois, sans jamais s'informer si les misères des poètes d'aujourd'hui ne sont pas aussi de grandes misères. Les histoires lugubres ne manquent pas, il est vrai, dans l'histoire de l'antiquité poétique, mais aussi elles ne manquent pas de nos jours. Savez-vous, en effet, une misère plus grande que celle-là pour un homme du caractère et du génie de M. de Chateaubriand : jeter un chef-d'œuvre dans le monde, c'est-à-dire révéler au monde toutes ses croyances religieuses, toutes ses opinions politiques, toute son ame, tout son cœur, et savoir que tout cela va tomber sous les mains impies de quelques ricaneurs éreintés! Voir son nom déja glorieux, livré à l'ironie et à l'insulte par un vieux philosophe usé à ne rien croire, et par un vieux poète usé à ne rien dire! Être jeté en pâture à ce serpent venimeux qui s'est nourri du fiel de *Candide*, de *la Pucelle* et du *Pauvre Diable*; être traité à peu près comme Voltaire traitoit Fréron, mais sans grace, sans esprit, sans style, c'est-

à-dire sans que rien puisse excuser les critiques? Voilà pourtant ce qui est arrivé à l'*Atala* de M. de Chateaubriand ; voilà pourtant devant quels juges et pour quels critiques elle a été forcée de rougir, la noble fille des sauvages! Or, pour être conséquent avec notre système, et pour faire justice de ces pamphlétaires pour lesquels l'oubli seroit trop doux, nous en choisirons deux seulement dans le nombre, et nous citerons leurs jugements sans y rien retrancher, afin que les lecteurs de M. de Chateaubriand, les hommes dévoués à cette gloire qui est notre gloire, puissent savoir au juste comment il a été traité.

L'un des hommes dont nous parlons avoit nom Morellet, l'abbé Morellet; l'autre, c'étoit J.-M. Joseph Chénier, le frère aujourd'hui oublié d'André Chénier, ce grand poète élégiaque qui est mort si misérablement sur l'échafaud. L'abbé Morellet étoit un de ces hommes foibles d'esprit, dont tout l'esprit étoit à la surface. Impitoyables ricaneurs, ils avoient appris la raillerie à la plus implacable des écoles, à l'école de Voltaire, et presque dans le giron de madame Geoffrin. Homme peu dangereux d'abord, et que rien ne pouvoit faire remarquer au milieu de tant de beaux esprits du premier ordre, Morellet fit ses premières armes dans le bataillon philosophique. Il étoit une de ces sentinelles perdues que lâchoit Voltaire contre ses ennemis ; c'est ainsi que Voltaire le lâcha contre Palissot, contre Lefranc de Pompignan, contre Linguet : *Mords-les! mords-les!* crioit Voltaire, et l'abbé Morellet d'obéir et de mordre. Heureusement, parmi ces luttes, l'abbé Morellet en soutint d'honorables. Il eut du courage dans les temps

difficiles. Il défendit l'Académie françoise contre 93. Du reste, écrivain sec et dur, tout d'une pièce, faisant peu de sacrifices aux Graces, c'est sur lui que Chénier a fait ces deux vers :

Et ce bon Morellet, qui toujours se repose,
Enfant de soixante ans qui sera quelque chose!

Le *bon* Morellet a été un des plus grands ennemis de l'*Atala* de M. de Chateaubriand.

« Après les mauvais ouvrages, dit l'abbé Morellet, il n'y a point de cause plus active de la propagation du mauvais goût, que les éloges exagérés qu'on donne aux bons, soit qu'on y loue avec excès ce qu'il y a de bien, soit qu'une indulgence trop grande en approuve et en justifie jusqu'aux défauts mêmes.

« Il est bien vrai que cette disposition à l'indulgence n'est pas la plus commune parmi nous; le dénigrement est beaucoup plus général, et nous péchons aussi par ce côté : mais il faut éviter l'un et l'autre écueil, et c'est un excès du premier genre que je me suis proposé de combattre ici.

« Ces réflexions se sont présentées à moi, à l'occasion du petit roman nouveau qui a pour titre *Atala*, qu'on dévore et qu'on loue à l'égal de *Clarisse* et de *la Nouvelle Héloïse*, et dans lequel je trouve, parmi plusieurs beautés, *beaucoup de défauts;* et comme *on le vante*, à mon avis, *beaucoup trop*, j'entreprends, pour l'instruction *des romanciers* à venir, d'en relever ici les fautes. Si j'appuie *un peu fortement* sur ce côté de la balance, ce ne sera que pour rétablir un juste équilibre.

« Quoi! dira-t-on, déployer la sévérité de la critique

contre un roman où se montrent une imagination brillante et féconde, des *intentions estimables*, une morale douce et bienfaisante, et dans lequel on ne peut méconnoître des beautés de plus d'un genre? Il faut pour cela n'avoir point de sensibilité.

« Eh! mesdames, vous vous trompez. Quoique je critique Atala, *mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre;* je pleure comme un autre, mais ce n'est qu'à bon escient et pour de bonnes raisons; et quand je m'attendris, je veux savoir pourquoi.

« Je vous dirai ce qui retient ou sèche quelquefois mes larmes en lisant des ouvrages qui vous causent de si vives émotions.

« C'est *l'affectation, l'enflure, l'impropriété, l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération dans les sentiments, l'invraisemblance dans la conduite et la situation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre les diverses parties de l'ouvrage;* enfin, et en général, tout ce qui blesse le *goût* et la *raison; ingrédients* nécessaires de tout ouvrage, depuis la discussion philosophique la plus profonde jusqu'aux contes des fées inclusivement.

« Je ne crois pas qu'en aucun genre d'ouvrages on puisse se dispenser d'être vrai, de la vérité qui convient au genre; d'éviter l'enflure et l'exagération, qui sont une fausseté toujours contraire à l'effet; d'être toujours clair, puisqu'on n'écrit que pour être entendu; d'être d'accord avec soi-même, et de tenir ses personnages d'accord avec leur caractère, parce que, sans cela, il n'y a ni intérêt ni plaisir; et enfin, d'être toujours raisonnable, parce que la raison est la règle universelle à

laquelle il faut que toute composition se rapporte; et je suis convaincu que, tant que la critique ne fait qu'applaudir à l'observation de ces règles, et blâmer ceux qui les violent, elle est utile et nécessaire, et mérite l'approbation et les encouragements de tous ceux qui aiment les lettres et la vérité.

« L'auteur d'*Atala*, lui-même, a trop d'esprit pour contester ces maximes; mais il a espéré qu'on ne les invoqueroit pas contre lui à la rigueur; il a pu croire,

« Qu'en examinant tout ce qu'il a fait entrer dans un « si petit cadre, et considérant qu'il n'y a pas une cir- « constance intéressante des mœurs des sauvages qu'il « n'ait touchée, pas un bel effet de la nature qu'il n'ait « décrit, etc.; et faisant attention aux difficultés qu'il « a dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre « deux seuls personnages; en remarquant enfin que, « dans la catastrophe, il ne s'est soutenu, comme les « anciens, que par la force du dialogue, ces considé- « rations mériteroient quelque indulgence du lecteur « pour un écrivain qui s'efforce de rappeler la littéra- « ture à ce goût antique, trop oublié de nos jours. »

« Cette notice de l'ouvrage est assez favorable pour faire beaucoup mieux que d'obtenir l'indulgence du lecteur, puisqu'elle présente un éloge véritable, mérité, si l'on veut, mais assez flatteur. Or, comme elle est de l'auteur lui-même, elle prouve, ce me semble, qu'il a cru échapper à la critique, soit parce qu'on ne pourroit trouver dans son ouvrage que des taches légères, soit parce que les beautés y seroient assez nombreuses et assez frappantes pour en couvrir les défauts.

« Mais les espérances de ce genre, que nourrissent

quelquefois les jeunes écrivains, sont souvent trompeuses; et je dirois volontiers à ceux qui peuvent craindre des censeurs plus éclairés et plus sévères que moi :

> Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue!
> Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.

« Je ne suis point l'homme aux cent yeux, mais après avoir entendu louer *Atala* avec un enthousiasme dont l'expérience m'a appris à me défier, je l'ai lu avec attention, et parmi les beautés que je crois avoir senties, comme un autre, j'ai cru voir que l'auteur s'est laissé aller à beaucoup de fautes, et je vais en relever quelques unes en suivant le roman.

« C'est une description de la Louisiane qui commence l'ouvrage : les descriptions n'en sont pas la partie la moins *soignée, ni la moins vantée;* on y trouve souvent du vague, des *images peu nettes,* des *expressions forcées,* et en général *un grand défaut de naturel.*

« Dès les premières pages, l'auteur nous dit qu'au sortir de l'hiver les arbres déracinés, abattus, et assemblés vers les sources des fleuves qui se jettent dans le Mississipi, forment des radeaux qui descendent de toutes parts. « Le vieux fleuve, ajoute-t-il, s'en empare et les « pousse à son embouchure; par intervalle il élève sa « grande voix en passant sous les monts, etc. »

« *On ne sait pas ce que signifie* l'épithète de *vieux fleuve* donnée au Mississipi, qui n'est pas plus vieux que ceux qui lui fournissent leurs eaux, sans lesquelles lui-même ne couleroit pas. (!!!)

« Je n'entends pas non plus ce que c'est que *la grande voix du fleuve,* ou du moins *je ne vois pas quel mérite*

il y a à appeler *la grande voix* du Mississipi, le bruit qu'il fait lorsqu'il est débordé, et entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

« Depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à la jonc-« tion de l'Ohio, *le tableau le plus extraordinaire suit* « *le cours de ses ondes.* »[1]

« Cette tournure est *laborieuse et fausse.* L'auteur veut dire que le fleuve présente dans son cours un grand nombre de sites et de points de vue extraordinaires; mais ces sites, par cela seul qu'ils sont extraordinaires et variés, sont autant de tableaux différents. Il n'y a donc pas là *un tableau extraordinaire* qui suit le cours du fleuve. (Et le *chemin qui marche* de Pascal?)

(Page 11). « Chactas raconte comment, après avoir passé deux ans à Saint-Augustin, dans la maison de l'Espagnol Lopez, comblé de ses bienfaits, il paroît un jour devant lui en habit de Natchez, et lui déclare la résolution qu'il a formée de reprendre la vie sauvage.

« A cette déclaration, l'auteur fait répondre par Lopez : *Va, magnanime enfant de la nature, reprends la précieuse indépendance de l'homme, que je ne veux point te ravir.*[2]

« En mettant ce discours dans la bouche de Lopez, à qui il donne d'ailleurs un beau caractère et beaucoup de raison, il se met en contradiction avec ce qu'on lit en plusieurs endroits du roman, des avantages de la vie sociale sur la vie sauvage; car si ces avantages sont réels et grands, l'indépendance de l'homme sauvage,

[1] Ce passage a été corrigé dans les éditions nouvelles.

[2] Ce ne sont pas absolument les mêmes expressions que celles de l'édition Pourrat.

du magnanime enfant de la nature, n'est point du tout précieuse, comme on le fait dire à Lopez.

(Page 13). « Chactas, prisonnier, dit aux femmes qui le gardent : « Vous êtes les graces du jour, et la nuit « vous aime comme la rosée. »

« Pourquoi *les graces du jour?* Qu'est-ce que les graces du jour? Et qu'est-ce que *l'amour de la nuit pour la rosée?* La terre altérée par la chaleur aime la rosée et la fraicheur des nuits; *mais la nuit n'aime pas plus la rosée que toute autre disposition de l'atmosphère.* Enfin, je ne puis m'empêcher de voir là le style *précieux* dont Molière s'est si bien moqué.

(Page 15). « Atala, dit Chactas, étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

« Qu'est-ce que *le souvenir de la couche de ses pères,* du hamac dans lequel il a dormi, a d'analogue avec l'amour qu'il vient de prendre pour Atala? Ces idées sont disparates, et ne se tiennent par aucune relation qui puisse en autoriser le rapprochement. Les sauvages, en effet, prodiguent les comparaisons, et l'auteur veut les imiter; mais celle-là n'est point naturelle.

« Je dirai aussi *qu'avec quelque plaisir qu'il se souvienne de la couche de ses pères,* et cet homme-là ne parle pas même en françois, s'il n'aime Atala que comme il aime son hamac, sa passion ne mérite pas d'être le sujet d'un roman.

(Page 16). « Chactas, se trouvant seul avec Atala, éprouve ce premier embarras connu de tous ceux qui ont aimé. « Étrange contradiction du cœur de l'homme! « s'écrie-t-il; moi qui avois tant désiré de dire les choses « du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil;

« maintenant, interdit et confus, je crois que j'eusse « préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que « de me trouver seul avec Atala. »

« Je n'ai pas besoin d'observer que la phrase n'est pas françoise, faute de l'imprimeur, sans doute [1]; mais c'en est une de l'auteur bien plus grave, de mettre cette étrange éxagération dans la bouche de son jeune sauvage; c'est un parti bien violent qu'on lui fait prendre; se donner en pâture aux crocodiles plutôt que d'éprouver l'embarras de dire *je vous aime,* est une hyperbole amoureuse dont on ne trouveroit pas le pendant dans tous les romans de la Calprenède et de Scudéry.

(Page 17). « Atala est plus belle que le premier « songe de l'époux. »

« Il est fâcheux qu'on soit toujours obligé de demander une explication. Que veut dire cela? *Est-ce qu'Atala est plus belle que l'objet que le nouvel époux embrasse dans son premier songe?* Mais, si le premier songe de l'époux n'est pas une infidélité, c'est l'image de son épouse qu'il embrasse, et cette image n'est pas plus belle que l'épouse elle-même; ainsi, Atala est belle comme la nouvelle épouse aux yeux de son jeune époux, ce qui peut se dire, quoique l'éloge ne soit ni neuf, ni piquant, mais ce qu'il ne faut pas dire d'une manière si détournée.

(Page 36). « Atala dit à son amant qu'il *est beau comme le désert.* Or, veut-on se faire une idée de la beauté de ce désert? on la trouve décrite quelques pages après.

[1] Corrigée dans l'édition Pourrat.

(Page 41). « Accablés, dit Chactas, de soucis et de « craintes; exposés à tomber dans les mains d'Indiens « ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des « serpents, dévorés des bêtes sauvages; trouvant diffici-« lement une chétive nourriture; perdus dans des mon-« tagnes inhabitées, et ne sachant plus où porter nos « pas, les maux d'Atala et les miens ne pouvoient plus « s'accroître, etc. » Et c'est dans une pareille situation que l'auteur fait dire à Chactas, par son amante, qu'il est beau comme le désert.

(Page 43). « Chactas, assis dans l'eau contre un tronc d'arbre, tenant Atala sur ses genoux, au bruit d'une horrible tempête, et inondé de torrents de pluie, sent tomber *sur son sein* une larme d'Atala (qu'il distingue sans doute de la pluie parce que la larme est chaude). *Orage du cœur,* s'écrie-t-il, *est-ce une goutte de votre pluie?*

« C'est là un exemple parfait de ce que les Italiens appellent *fredduro;* il n'est guère possible, en effet, d'imaginer rien de plus froid et de plus déplacé dans un tel moment, qu'une semblable question. Cette apostrophe à *l'orage du cœur,* mis en contraste avec *l'orage du ciel,* est une pensée bien étrange, *et tout le monde sent que la situation de Chactas ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement.*

(Page 45). « Chactas peint Atala prête à céder à ses transports. *Il a bu la magie de l'amour sur ses lèvres* (si l'on peut boire la magie); il est tout près de triompher de sa foible résistance, et *les déserts et l'Éternel* vont être les témoins de leur union.

« C'est en se rappelant cette situation, après cinquante-

trois ans écoulés, que Chactas s'écrie : « Superbes fo-
« rêts, qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les ri-
« deaux et le ciel de notre couche! Pins embrasés, qui
« formiez les flambeaux de notre hymen! Fleuves débor-
« dés, montagnes mugissantes, pompe nuptiale digne de
« nos malheurs et de la grandeur de nos amours sau-
« vages, n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé
« pour nous tromper? »

« Ceci est tout-à-fait déraisonnable, et nous allons le faire comprendre, en rassemblant toutes les circonstances de la situation où l'auteur place ces deux amants.

« Chactas est, comme on l'a vu plus haut, assis dans l'eau, tenant son amante sur ses genoux, et *lui réchauffant les pieds de ses mains amoureuses*, recevant des torrents de pluie dont il s'efforce de la garantir en lui faisant un rempart de son corps (tableaux que j'avoue ne pouvoir se concilier entre eux ni me peindre nettement). « Des insectes sans nombre, et d'énormes
« chauves-souris les aveuglent; les serpents à sonnettes
« bruissent de toutes parts; les loups, les ours, les car-
« cajoux, les petits tigres, remplissent ces retraites de
« leurs rugissements, etc. »

« Maintenant, je le demande, comment une situation si horrible qu'elle ne peut laisser à l'homme d'autre pensée que celle des dangers qui l'environnent, et des moyens de s'en sauver, est-elle une *pompe nuptiale*, un *appareil* préparé aux jouissances de l'amour? Comment les pins embrasés, les fleuves débordés, le fracas du tonnerre, etc., sont-ils des apprêts de noces qui trompent les deux amants?

« Certes, quoi qu'en puisse dire un romancier, don-

nant à son héros amoureux tout ce qu'il voudra de bravoure, une telle tentation ne peut pas être forte, ni le piége bien dangereux. Tout ce qui peut arriver de plus heureux à Chactas et à Atala, est de se tirer de là sans être mordus des serpents à sonnettes ou dévorés des ours et des tigres. Je dirai même que, loin de croire qu'ils aient été exposés là à une bien pressante tentation, je ne comprends guère comment ils n'en sont pas sortis tous les deux perclus.

« Chactas fait un portrait du missionnaire fort intéressant, mais où se trouve encore cette malheureuse recherche, qui écarte toujours la vérité et au moins la clarté. « Son nez aquilin, dit-il, sa longue barbe, « avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, « et comme d'aspirant à la tombe par leur direction na« turelle vers la terre.[1] » Qu'est-ce que *la quiétude d'un nez* et *la quiétude d'une barbe?* Qu'est-ce que le sublime de cette quiétude? Quel mérite est-ce à un nez et à une barbe d'aspirer à la tombe? Mais je me reproche ces observations, car la critique la plus sévère qu'on puisse faire d'un tel passage est de le rapporter.

(Page 53). « Chactas décrivant un pont naturel, tel que celui qui se trouve en Virginie, dit au jeune François qui l'écoute : « Ces hommes, mon fils, surtout « ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs « copies sont toujours petites. Il n'en est pas ainsi de la « nature, quand elle se plaît à copier les ouvrages des « hommes; alors elle jette des ponts du sommet d'une « montagne à une autre montagne, répand des fleuves

[1] Passage effacé.

« pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et « pour bassins creuse des mers. »[1]

« Cette réflexion est fausse dans toutes ses parties. Les hommes, en faisant des ponts, n'ont pas pensé à imiter la nature, mais à passer les rivières, les torrents; et lorsqu'ils ont construit les aqueducs qui amenoient les eaux à l'ancienne Rome, et des ponts sur les fleuves les plus rapides, et le pont du Gard, etc., ils ont fait de grandes choses, des choses plus grandes que le pont naturel de Virginie, si l'on entend par grandeur autre chose que l'étendue de l'espace qu'elles occupent, et qu'on y fasse entrer tant d'autres éléments qui entrent dans l'idée raisonnable de la grandeur.

« Bien moins encore la nature a-t-elle imité les ouvrages des hommes; elle est avant l'homme, et ses ouvrages les plus grands ont devancé tous les travaux de l'industrie humaine. Cette idée de la nature est même contraire à celle que l'auteur veut donner de la grandeur, puisqu'il lui fait imiter les ouvrages des hommes, qu'il regarde comme petits et mesquins. Il la rapetisse beaucoup, en lui faisant répandre un fleuve pour faire un canal, et taillant des montagnes pour en faire des colonnes, si le canal de Languedoc et les colonnes antiques sont *de petites choses*.

« Les ondes répétoient la dentelure des bois et des « rochers qui s'enchaînoient sur leurs rives. »[2]

« Voilà du genre descriptif, dans lequel l'auteur dit ailleurs qu'il croit pouvoir se dispenser d'être simple. Mais encore faut-il toujours être entendu. Et qui peut

[1] Passage modifié. [2] Corrigé.

entendre *ce jargon?* N'est-on pas tenté de prier l'auteur de se *démétaphoriser,* comme fait dom Japhet pour être entendu du bailli?

« Me voici arrivé à une des parties les plus admirées dans le roman. Les discours du missionnaire à Atala mourante et au jeune sauvage désespéré, dans lesquels il y a en effet de belles choses, mais souvent gâtées, à mon avis, par l'inconvenance et l'invraisemblance qui les accompagnent.

« Le missionnaire commence par dire à Atala (page 70) qu'*elle perd peu de chose en perdant ce monde;* et comme elle perd son amant, qui est tout pour elle, elle ne peut ni entendre la morale du missionnaire ni y croire. Si elle l'entend, son premier sentiment doit être de trouver ce prêtre un homme bien dur.

« Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez « connu les chagrins; et que penseriez-vous donc, si « vous eussiez été témoin des maux de la société; si, en « abordant aux rivages d'Europe, votre oreille eût été « frappée du long cri de douleur qui s'élève de cette « vieille terre, qui n'est que la cendre des morts pétrie « des larmes des vivants? »

« Ce sont là des sentiments *misanthropiques et faux,* qu'on prête mal à propos à un homme en qui on suppose autant de raison que de vertu. Sur cette vieille terre fleurissent les arts utiles et agréables, règnent des lois plus ou moins imparfaites, mais qui assurent la vie des hommes, leur liberté, leur propriété, au moins dans l'état ordinaire des choses. Là se trouvent beaucoup de jouissances douces pour un grand nombre d'hommes, tandis que ceux qui en ont le moins sont encore partagés

mieux que les sauvages. Là se trouvent la religion et tous ses bienfaits, que le missionnaire ne peut méconnoître, et qui adoucissent les misères humaines, etc. Le missionnaire, en disant que l'Europe n'est que la cendre des morts pétrie des larmes des vivants, en donne donc à Atala une très fausse idée.

« La jeune fille ne peut-elle pas lui répondre aussi : Que me fait votre Europe, où je ne veux pas aller? Nos déserts et mon amant me suffisent, et vous me donnez là une bien insuffisante consolation.

« Les reines, lui dit-il encore, ont été vues pleurant « comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la « quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

La jeune fille sauvage de dix-huit ans, qui n'est jamais sortie de l'enceinte occupée par sa peuplade, ne peut avoir aucune idée *des rois et des reines qu'on a vus pleurant*, et de ce qu'il y a d'étonnant à leur voir verser des larmes; encore moins peut-elle entendre la figure bizarre qu'emploie l'orateur, voulant faire mesurer la douleur des rois sur *la quantité de larmes que contiennent leurs yeux*. (!!!)

« *Est-ce votre amour que vous regrettez?* — Eh! mon père, sans doute. — *Ma fille, il faudroit autant pleurer un songe.* — *Je suis votre servante :* les plaisirs que je goûte sont réels, et ne sont pas des songes.

« Mais voici qui *est pis* de la part du missionnaire : « Connoissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous « compter les inconstances de son désir? Atala, un jour « peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, et l'on « n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union « pauvre et méprisée. »

« L'auteur oublie d'abord ici la situation des personnages qu'il met en scène. Ce discours semble adressé à une jeune paysanne que la mort empêche d'épouser le seigneur de son village : mais il n'y a point ici d'union mal assortie : Chactas est bon pour Atala, et Atala pour Chactas. Mais ce n'est pas tout : cette morale du missionnaire *est ridicule à prêcher à la pauvre fille,* dans le moment où elle se trouve. *Comment a-t-on le cœur* de lui annoncer, *sans en rien savoir,* que Chactas lui auroit été infidèle ? Comment, avec la passion qu'on lui prête, peut-elle le croire, ou même le craindre ? Et des prédictions auxquelles elle ne peut croire, ne peuvent être pour elle des motifs de consolation.

« L'exemple d'Adam et d'Ève, que le missionnaire allègue à Atala pour lui persuader qu'elle n'auroit pas été heureuse avec Chactas, est très mal choisi, *tant parce qu'il ne prouve rien* que parce qu'il n'est pas dit dans la Bible qu'Adam et Ève aient cessé de s'aimer.

« Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les « reproches mutuels, les disputes et les peines secrètes qui « veillent sur l'oreiller du lit conjugal, les douleurs de « l'enfantement, la perte des enfants, etc. ; » ce sont là autant de lieux communs, fort insuffisants à calmer une douleur présente et vive. Et puis, comment la jeune sauvage peut-elle entendre le style emphatique du père Aubry, *les peines qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal?*

« Le missionnaire termine l'énumération des peines de la vie, en exprimant un sentiment *vraiment révoltant.* « Si un homme, dit-il, revenoit à la lumière quelques « années après sa mort, je doute qu'il fût reçu avec joie,

« par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à son « trépas : tant notre vie est peu de chose, même dans le « cœur de nos amis ! »

« On voit facilement que cette morale désolante, qui ne croit ni à l'amour constant, ni à l'amitié sincère, doit être étrangère à Atala ; qu'elle ne peut y croire, ni par conséquent y trouver des motifs de consolation.

« Je dirai, à cette occasion, que les idées que l'auteur prête à son missionnaire, de l'homme, de ses sentiments, de ses passions, de la société civile, et en général de la vie humaine, *me semblent teintes d'une sorte de fanatisme ;* je ne dis pas d'un fanatisme intolérant et persécuteur (c'est fort heureux!), mais du même fanatisme qui a rempli les déserts de solitaires arrachés aux travaux et aux devoirs de la vie, et a enseveli dans les retraites séparées du monde, tant de créatures qui en auroient fait la force et l'ornement. Car, si la terre n'est, comme il le dit, qu'*une vallée de larmes,* qu'*une cendre des morts pétrie des larmes des vivants ;* si l'on ne peut croire ni à l'amour ni à l'amitié ; s'il est beau à de jeunes filles *de sacrifier leur beauté aux chefs-d'œuvre de la pénitence ;* s'il y a quelque mérite à *mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs,* ce n'est pas la peine de naître, ce n'est *que* la peine de vivre, ce n'est pas la peine pour les hommes de se réunir en société : si ce n'est pas là du fanatisme, je demande à l'auteur *de nous en donner sa définition.*

« Et il ne faut pas croire que ces maximes fausses et exagérées soient échappées à l'auteur dans la chaleur de la composition, en faisant parler son missionnaire. C'est sciemment et avec réflexion qu'il les lui prête, pour ne

pas imiter *ceux qui, jusqu'à présent, ont mis les prêtres en action,* et qui en ont fait *des espèces de philosophes,* toutes les fois qu'ils n'en ont pas fait des *scélérats.*

« Comme on ne peut pas supposer que l'auteur ne connoît ni le *Las Casas des Incas,* ni le *curé de Mélanie* (et j'en pourrois citer quelques autres), il faut qu'il les regarde l'un et l'autre comme entachés de philosophie, et qu'ils ne soient pas assez religieux pour lui. Ce sont pourtant là deux beaux caractères, en qui l'homme le plus religieux, sans fanatisme comme sans impiété, ne désire rien et à qui il ne reproche rien. Pour l'intérêt de son plan et le succès durable de son ouvrage, l'auteur d'*Atala* eût bien fait de contenir son missionnaire dans les bornes que n'ont pas cru devoir passer les auteurs des *Incas* et de *Mélanie.* Il eût alors observé le précepte de saint Paul, *sapere ad sobrietatem,* fort nécessaire à suivre en traitant de telles matières, au temps où nous sommes. (*Mélanie* et les *Incas* à propos d'*Atala!*)

« L'inconvenance et l'invraisemblance ne sont pas moins marquées dans les discours du missionnaire, comme rapportés par Chactas, qui n'a pu ni les comprendre quand ils ont été tenus, ni s'en souvenir si long-temps après.

« Chactas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges, et qu'il fuit avec Atala; et pendant les trente mois qu'il a passés chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

« Non seulement Chactas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le missionnaire, mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même; et, de plus, dans tout son récit il parle en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les Espagnols furent vaincus, parce qu'Areskoui, le dieu de la guerre chez les sauvages américains, et les Manitous ne leur furent pas favorables, et lorsqu'il invoque les esprits du désert, etc.

« Observons enfin cette circonstance importante, qu'à l'époque où il fait son récit, il s'est écoulé cinquante-trois ans depuis la mort d'Atala.

« Cela posé, je demande comment Chactas, à l'âge de vingt ans, idolâtre et sauvage, a pu entendre un seul mot *des discours admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes.*

« Comment il a pu comprendre le langage mystique de la religion catholique dans la bouche du prêtre disant à Atala :

« Que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que des « douleurs; que la couronne des vierges se prépare pour « elle, et que la reine des anges l'appelle pour la faire « asseoir sur un trône de candeur, parmi les filles qui « ont sacrifié leur beauté aux chefs-d'œuvre de la péni- « tence; qu'elle est une rose mystique, et qu'elle va « trouver dans le cercueil le lit nuptial où elle se réunira « à Jésus-Christ. »

« Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu apercevoir que « toute l'humble grotte « étoit remplie de la grandeur d'un trépas chrétien, » et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien?

« Comment il a pu voir la grotte illuminée, entendre « dans les airs les paroles des anges et les frémissements « des harpes célestes, et voir Dieu lui-même sortir du « flanc de la montagne? »

« Enfin, car il faut borner cette énumération que je pourrois étendre bien davantage, comment a-t-il pu observer, idolâtre et demeurant tel, « la langue d'Atala « qui vient avec un profond respect chercher le Dieu « que lui présentoit la main du prêtre? »

« Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'ils ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait.

« Ici il paroît que l'auteur, *dans le feu de la composition, a complétement oublié l'ignorance et l'idolâtrie de son jeune sauvage,* en lui faisant faire, par le missionnaire, tant de beaux discours, auxquels il n'a dû rien entendre, et qu'il n'a pu trouver ni beaux ni vrais s'il les a compris.

« Mais il y a une autre invraisemblance non moins choquante, c'est de faire rapporter fidèlement par Chactas des discours qu'il a entendus cinquante-trois ans auparavant, et qu'il n'a pas dû comprendre au moment où il les a entendus; *car il est, certes, bien impossible de se souvenir, au bout de cinquante-trois ans,* d'un discours qu'on n'a pas compris lorsqu'il a été tenu.

« On peut tenter d'écarter ces reproches d'invraisemblance, en disant que le sauvage qui raconte à soixante-treize ans ce qui lui est arrivé à vingt, peint les circonstances de la mort d'Atala, et rend les discours du missionnaire d'après les idées et les connoissances qu'il

a acquises depuis, « en conversant avec tous les grands « hommes du siècle de Louis XIV, et en assistant aux « tragédies de Racine et aux oraisons funèbres de Bos-« suet. »

« Mais d'abord cette excuse ne peut être employée par l'auteur, qui nous donne Chactas, à l'époque où il fait son récit, comme n'étant pas encore chrétien, et qui ne peut par conséquent lui faire dire qu'il *a vu Dieu et entendu la voix des anges,* etc. En second lieu, même en supposant Chactas, à l'époque de son récit, très bon chrétien, et familiarisé avec la langue mystique des dévots, il est contre toute convenance, en lui faisant raconter la mort d'Atala, de le faire parler d'après des opinions qui n'étoient pas *alors* les siennes, et de lui faire employer un langage qu'*alors* il ne pouvoit pas entendre. Il ne peut et ne doit peindre ce spectacle qu'avec les couleurs sous lesquelles il l'a vu, lorsqu'il ignoroit encore qu'*il y avoit pour les vierges une couronne et un trône de candeur, et qu'elles seront les épouses de Jésus-Christ,* etc.

« Il peut bien dire qu'il vit donner à Atala, par le prêtre, une hostie blanche comme la neige (quoique cette grande blancheur n'ait rien de pathétique), mais il ne peut pas dire « qu'il vit *alors* Dieu sortir des flancs « de la montagne, et la langue d'Atala s'avancer, avec « un profond respect, pour chercher le Dieu, etc. »

« Enfin, on voit par cet endroit que l'auteur ne s'est *pas donné la peine ou le temps de mettre dans son petit ouvrage l'ensemble si nécessaire à toute espèce de composition*, et de pratiquer le précepte d'Horace : *Ponere totum.*

(Page 75). « Le flambeau de la religion à la main,
« le missionnaire sembloit précéder Atala dans la tombe « pour en montrer les secrètes merveilles, et toute « l'humble grotte étoit remplie de la grandeur d'un « trépas chrétien. »

« J'ai déja remarqué que le sauvage idolâtre ne peut entendre ni dire un mot de tout cela. *Mais je demande ici ce que la tombe a de merveilleux.* Ce que la religion nous enseigne de l'autre vie est admirable sans doute, mais ces merveilles ne sont pas dans la tombe.

« On n'entend pas mieux, et le sauvage doit comprendre encore moins que nous, ce que c'est que *la grandeur d'un trépas chrétien.* On diroit fort bien, en style religieux, *la beauté d'une mort chrétienne,* mais jamais *sa grandeur.* Un chrétien mourant implore la miséricorde de Dieu, se résigne à sa volonté, espère les biens éternels, mais dans tout cela *il n'y a rien de grand pour celui qui ne veut employer que les mots propres.*

(Page 76). « Atala mourante demande pardon à Chactas des maux qu'elle lui a causés : « Je vous ai, « dit-elle, beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes « caprices. »

« L'auteur oublie là, et le caractère qu'il a donné à la jeune sauvage, et la peinture qu'il a faite de son dévouement à Chactas, et la vie qu'ils ont menée l'un et l'autre, et enfin la courte durée du temps qu'ils ont passé ensemble, et qui n'est que de trente et quelques jours. Où? quand? comment? à quelle occasion? par quels moyens a-t-elle pu tourmenter Chactas *de son orgueil et de ses caprices? C'est là la confession d'une coquette très civilisée;* et quand la pauvre fille eût eu

ces belles dispositions, elle n'a eu ni l'occasion ni le temps de s'y livrer.

(Page 79.) « Pour te peindre aujourd'hui le déses-
« poir qui saisit mon cœur, lorsqu'Atala eut rendu le
« dernier soupir, il faudroit que mes yeux fermés pus-
« sent se rouvrir au soleil, pour lui demander compte
« des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. »

« *Ceci ne s'entend point.* Comment Chactas pourra-t-il peindre mieux son désespoir lorsqu'il *aura demandé compte au soleil* des larmes qu'il a versées avant qu'il fût aveugle? Que ce compte lui soit rendu ou non, son désespoir sera toujours au-dessus de l'expression : c'est ce qu'il veut dire, et ce qu'il pourroit dire plus simplement, ou du moins plus intelligiblement.

(Page 82). « Le missionnaire et Chactas veillent auprès du corps d'Atala. « La lune prête son pâle flambeau
« à cette veillée funèbre. Elle se lève, au milieu de la
« nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur
« le cercueil d'une compagne. Elle répand dans les bois
« le grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter
« aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

« Les vestales viennent là fort mal à propos, ce n'est pas là le langage de la douleur. Ce ne peut être celui du personnage qu'on met en scène, et qui ne peut pas penser aux vestales, ni même à la lune, en peignant une situation aussi déchirante. *C'est là de la prose poétique* qui montre l'auteur à découvert, et non un discours dramatique approprié au personnage.

« *Je demande aussi ce que c'est* que *le grand secret de mélancolie* que la lune raconte aux chênes. Un homme de sens, en lisant cette phrase recherchée et contournée,

en reçoit-il quelques idées nettes? Delille, Saint-Lambert, Lemierre, Malfilâtre, ont fait de la nuit des descriptions pleines de charmes, qui nous font éprouver cette douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre de la nuit poursuivant son cours paisible sur un ciel pur; mais aucun n'a dit que cette mélancolie étoit un secret, et si la lune le raconte, *comment est-ce un secret*, et comment le raconte-t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers, plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves?

(Même page). « Chactas raconte que le missionnaire veillant auprès du corps mort d'Atala, plongeoit de temps en temps un rameau fleuri dans une onde consacrée, et puis, secouant la branche humide, parfumoit la nuit des baumes du ciel.

« Quel langage dans la bouche d'un homme au désespoir!

« Quelle recherche pour dire que le prêtre *aspergeoit d'eau bénite la chambre et le corps gisant*. Il ne faut pas tenter d'agrandir au moins par-delà de certaines mesures, de petits objets. Les dénominations de *parfum* et de *baume du ciel* ne peuvent être données *à un peu d'eau commune et salée*, qui n'a ni baume ni parfum. On voit, d'ailleurs, combien cette forme est éloignée de l'*extrême simplicité* que l'auteur nous assure qu'il a recherchée dans le style. Enfin, comment Chactas, idolâtre à l'époque où l'événement qu'il raconte s'est passé, et même encore au moment où il le raconte, a-t-il pu ou peut-il voir dans l'eau bénite *les parfums du ciel?*

(Page 84). « Le missionnaire et Chactas enterrent

Atala : « Je répandis, dit Chactas, la terre antique sur « un front de dix-huit printemps. [1] »

« En écrivant de telles choses, ou en les admirant on ne se met pas assurément à la place de celui qu'on fait parler. Quelle froide antithèse que celle de *la terre antique* avec *le front de dix-huit printemps!* Quelle recherche dans les expressions d'un homme désolé! Je prie les lecteurs de se figurer Chactas sanglotant ces paroles : *Je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps.*

(Page 84). « Croyez-moi, mon fils, dit le mission- « naire, les douleurs ne sont point éternelles, parce que « le cœur de l'homme est fini, et c'est une de nos grandes « misères, que nous ne sommes pas même capables d'être « long-temps malheureux. »

« *Ce n'est là qu'un paradoxe qui ne soutient pas l'examen.* Il est évident, au contraire, que l'être qui ne peut pas être long-temps malheureux, en est par cela même moins misérable, puisque la durée de la souffrance est, sans doute, un des éléments qui se combinent avec son intensité pour composer le malheur.

« Il est vrai, comme l'ont éprouvé tous ceux qui ont ressenti de grandes douleurs, qu'au moment où l'ame en est le plus cruellement navrée, la pensée qu'on lui présente, ou qui se présente quelquefois d'elle-même, qu'on se consolera quelque jour de la perte d'une épouse adorée, d'un enfant chéri, d'un tendre ami, est très douloureuse et contribue un moment à accroître nos regrets. Mais ce n'est là qu'une peine fugitive, et une

[1] Passage modifié.

exagération de notre douleur même : la raison ne nous en montre pas moins, comme un bienfait de la nature, l'organisation de l'homme qui le rend incapable de nourrir une douleur éternelle. C'est donc s'exprimer sans justesse et sans vérité, que de dire que nous sommes d'autant plus malheureux, que notre malheur ou le sentiment de notre malheur est moins durable, ce qui équivaut à dire que nous sommes d'autant plus malheureux que nous le sommes moins.

« Je ne pousserai pas plus loin ces observations de détail, *que j'aurois pu aisément grossir du double*, et qui sont DÉJA TROP NOMBREUSES. . . . .

. . . .

« Il me reste à m'excuser auprès des admirateurs d'*Atala* et de l'auteur lui-même, de la sévérité avec laquelle je l'ai critiqué, car je conviens que ma critique *est sévère*. Mais il se plaint lui-même de la décadence du goût; il dit que tout est perverti en littérature. Eh bien! c'est pour retarder les progrès du mal que j'ai pris la plume; je proteste n'avoir aucun autre motif.

« Je souscris volontiers aux éloges que donne à *Atala* le citoyen Fontanes, qui y trouve l'empreinte d'un talent original, la profondeur et le charme des sentiments, la naïveté des mœurs, l'élévation des pensées et la beauté de la morale. (*Mercure n° XX.*)

« Mais je n'en crois que plus nécessaire de relever les défauts d'un ouvrage que les éloges qu'on en fait présentent comme un modèle à l'admiration de nos jeunes écrivains, qui peuvent être tentés d'en critiquer les défauts mêmes. Car si cette foule d'auteurs, qui n'auront ni l'originalité, ni la profondeur, ni la naïveté, ni l'élé-

vation qu'on trouve dans *Atala,* peut s'abandonner impunément aux excès du style figuré, négliger la justesse, la clarté, la vérité, le naturel, l'ensemble des parties, etc. : je demande ce que deviendront le goût et la langue, et la littérature françoise? Et l'on voit bien que, pour opposer une digue à ce débordement, il faut s'en prendre à un ouvrage qui ait quelque mérite : car, qui auroit le courage de critiquer tant de chétives productions qui naissent et meurent ignorées, et dont la critique partageroit le sort?

« Je prévois cependant que les amis de l'auteur d'*Atala* et lui-même diront peut-être que je suis un de ces philosophes qui ne gardent point de mesures envers lui, *parce qu'ils se figurent que, dans son grand ouvrage,* le Génie du Christianisme, *ou les beautés poétiques et morales du christianisme, il dira beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.*

« Je ne prends point fait et cause pour les philosophes qui pourront entrer en guerre avec l'auteur du *Génie du Christianisme.* Quand son ouvrage aura paru, le public jugera si la révolution et les philosophes y sont traités avec justice.

« Mais je ne vois pas trop, au moins sur le titre de l'ouvrage, pourquoi les philosophes, en étendant ce mot au sens défavorable auquel il paroît l'employer, l'attaqueront et ne garderont pas de mesure avec lui.

« Il a pour objet de développer les beautés poétiques et morales du christianisme. Quant aux beautés poétiques, il me semble qu'il ne doit pas trouver ces philosophes en son chemin. Ce n'est pas de beauté poétique, mais de vérité qu'il s'agit entre ces philosophes et les hommes

religieux (puisqu'il est convenu que ces deux classes d'hommes sont en opposition). *Diderot s'extasioit à la vue d'un capucin, et s'écrioit : La belle chose que cette barbe et ce vêtement!* Il croyoit aux beautés poétiques du christianisme, en le regardant comme une belle fiction.

« Quant à moi, je crois, comme l'auteur, aux beautés poétiques de la religion chrétienne, *sans penser qu'à cet égard elle ait autant d'avantages que la religion païenne.* Mais ce que je crois, et ce qui est beaucoup plus important, c'est que ses beautés morales l'emportent incontestablement sur celles de toutes les autres religions.

« Que l'auteur d'*Atala* traite ce sujet *avec le talent dont il est doué,* et plus de sagesse et de simplicité dans le style qu'il n'en a mis dans son roman; qu'il peigne avec éloquence le mal qu'ont fait à la nation et par là même au genre humain, les tyrans insensés qui ont détruit dans l'esprit du peuple tous les sentiments religieux, base antique de sa morale; qu'il poursuive de son indignation l'insolence de quelques misérables qui, magistrats du peuple, ont osé dire à une nation de trente millions d'hommes : Vous avez des opinions religieuses et un culte, vous abandonnerez ce culte et cette religion, nous profanerons vos autels, nous renverserons vos temples, nous égorgerons vos prêtres, et qui ont mis presque sans obstacle à exécution ces horribles projets; qu'il exécute ce plan, et j'applaudirai à ses efforts avec autant d'intérêt et de chaleur qu'en pourra montrer aucun admirateur d'*Atala*.

« Telle est ma profession de foi, qui doit, je pense,

détourner l'auteur de me compter au nombre des philosophes qui écriront contre lui par esprit de parti, et qui ne garderont avec lui aucune mesure. *Je ne crois pas avoir passé celles qu'une critique honnête permet.* C'est pour les intérêts du goût que j'ai relevé les fautes que j'ai cru apercevoir dans son ouvrage, et pour en garantir, s'il est possible, et lui-même à l'avenir, et ceux qui seroient tentés de l'imiter dans ses défauts, sans avoir le talent qui les fait pardonner. »

Et voilà comment l'abbé Morellet a parlé d'*Atala*. Quelle pitié, grands dieux !

Or, maintenant voulez-vous avoir une idée plus incroyable encore des excès de cette banale, envieuse et stupide critique dont je vous parlois tout à l'heure? Voulez-vous un triste et déplorable exemple des lâchetés de tout genre auxquelles M. de Chateaubriand fut exposé? Voulez-vous avoir le dernier mot de ce venin littéraire que les plus lâches s'en vont jetant sans cesse sur les plus ingénieux et les plus illustres ? Prenez votre courage à deux mains! L'abbé Morellet est un honnête critique, si vous le comparez à Marie Chénier. Vous allez lire une diatribe incroyable qui eut dans son temps le plus grand succès parmi cette nation policée qu'on appelle *la France*. Ce *morceau* est sorti tout envenimé de la plume et de la tête d'un de ces hommes à qui l'empire s'étoit amusé à faire une réputation de génie, Jean-Marie-Joseph Chénier! Ce Jean-Marie-Joseph Chénier, poëte médiocre, écrivain du troisième ordre, grand faiseur de mélodrames en vers, avoit été jaloux bien vite du grand nom de Chateaubriand. Il avoit compris tout

de suite (l'envie est si indulgente!) que ce poëte, qui jetoit dès l'abord un si grand éclat, seroit le maître de son époque, le maître du monde. M. de Chateaubriand pesoit donc sur l'ame de Chénier de tout le poids de sa gloire présente et de tout le poids de sa gloire à venir. Jean-Marie Chénier frémissoit de rage à la vue de toutes les nobles larmes que faisoit couler *Atala*. Il résolut donc de s'en venger, et voilà la pièce assurément très curieuse qu'il osa lire tout haut, un beau jour, au Lycée, dans la chaire de M. De Laharpe, cette même chaire du haut de laquelle fut récité le *Cours de Littérature*. Encore une fois, en répétant de pareilles critiques, nous ne faisons que justice. Il est bon que ces grands méfaits littéraires aient aussi leur éternité.

TABLEAU HISTORIQUE

DE L'ÉTAT ET DES PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, DEPUIS 1789; PAR M.-J. CHÉNIER.

« Le petit roman d'*Atala*, par M. de Chateaubriand, est du commencement de ce siècle : il a fait du bruit; il est singulier pour la conception, pour la marche et pour le style; il exige un article détaillé. Un sauvage américain de la nation des Natchez a quitté son pays pour venir en France. Après avoir été *galérien à Marseille* il s'est transporté *à la cour de Louis XIV, il y a vu les tragédies de Racine, il a été l'hôte de Fénelon.* De retour en Amérique il y vieillit tranquille, et c'est à l'âge de soixante-treize ans qu'il raconte cette aventure de sa jeunesse à René l'européen, qui vient s'établir

chez les sauvages. Or, voici cette aventure en substance. Chactas, *fils d'Outalissi, fils de Miscou,* étant pris par Simaghan, *chef des Muscogulges et des Seminoles,* est reconnu pour Natchez. Simaghan lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village;* à quoi il répond : *Voilà qui va bien.* Son âge et sa figure intéressent les femmes; elles lui apportent *de la sagamité, des jambons d'ours et des peaux de castor.* Il distingue une jeune chrétienne, qu'il prend d'abord pour *la vierge des dernières amours.* Il sait bientôt que c'est Atala, *fille de Simaghan aux bracelets d'or. Nous nous rendons,* lui dit-elle, *à Apalachucla, où tu seras brûlé.* Elle revient lui parler tous les soirs : elle étoit dans son cœur *comme le souvenir de la couche de ses pères.* Au temps où *l'éphémère sort des eaux, lorsqu'on entroit sur la grande savane,* Atala trouve moyen d'être seule avec le prisonnier; mais, par une étrange contradiction, Chactas, *qui désiroit tant de dire les choses du mystère à celle qu'il aimoit déja comme le soleil,* voudroit maintenant *se jeter au crocodile de la fontaine,* plutôt que de rester *seul avec elle.* La *fille du désert* n'étoit pas moins *troublée* que lui, *car les génies de l'amour avoient dérobé les paroles* de Chactas et d'Atala. Chactas hésite à fuir, attendu qu'il *est sans patrie et qu'aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur son corps pour le garantir des mouches.* Atala devient fort tendre; mais elle est bientôt plus sévère. Chactas *désespéré* lui déclare qu'il ne fuira point, et *qu'elle le verra dans le cadre de feu.* A cette menace, Atala veut, à son tour, se jeter *aux crocodiles de la fontaine;* elle s'en abstient, toutefois. Le lendemain, *la fille du pays des palmiers* conduit Chactas

dans une forêt, où il contraint *cette biche altérée d'errer avec lui*, pendant que *le génie des airs secoue sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins.* Déja Chactas emportoit Atala *au fond de toutes les forêts; rien ne pouvoit la sauver qu'un miracle*, et ce miracle fut fait; elle dit un *Ave Maria :* des guerriers reprennent Chactas. Atala dédaigne de leur parler; *car elle ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée.* Cinq nuits s'écoulent : enfin, *l'on aperçoit Apalachucla, situé aux bords de la rivière Chataochi.* On pare Chactas pour le sacrifice; *on lui met à la main un chinchikoué :* le conseil s'assemble, et décide, malgré les réclamations de quelques femmes, que Chactas sera brûlé conformément à l'ancien usage. Des jeux funèbres sont célébrés. *Le jongleur invoque Michoblan*, et raconte entre autres belles choses, *les guerres du grand Lièvre contre Matchinumitou*, génie du mal. Cependant, le supplice de Chactas est remis au lendemain; mais durant la nuit *une grande figure blanche* rompt les liens du captif; un des soldats croit voir *l'esprit des ruines*, c'est Atala; Chactas fuit avec sa libératrice, *qui lui brode des mocassins de peau de rat musqué avec des poils de porc-épic.* Elle lui apprend de plus que sa mère étant mariée à Simaghan lui dit, *Mon ventre a conçu, j'ai connu un homme de la chair blanche :* à quoi Simaghan, qui est très *magnanime*, répondit : *Puisque tu as été sincère, je ne te couperai pas le nez et les oreilles.* Or, un homme de la chair blanche se nommoit Lopez : c'est le père d'Atala : c'est aussi le père de Chactas. Tous deux se félicitent d'être frère et sœur : Chactas n'en est que plus ardent; la

chrétienne et pieuse Atala, loin d'être effarouchée de ce changement d'état, *n'opposoit plus qu'une foible résistance;* mais un orage survient à propos, et les amants sont rencontrés par le père Aubry et son chien. Ce père Aubry est un missionnaire qui habite au milieu de quelques sauvages convertis par ses prédications. Il est le *chef de la prière,* il est aussi *l'homme des anciens jours,* il est de plus le *vieux génie de la montagne;* il est encore le *serviteur du grand esprit;* il n'en est pas moins *l'homme du rocher.* Il emmène chez lui Chactas et Atala, leur donne à souper, à coucher; et le lendemain leur dit la messe : de quoi Chactas est fort ému, quoiqu'il juge à propos de rester païen. Quelques jours s'écoulent à peine lorsqu'il survient une catastrophe assurément très imprévue. Atala, d'après un ancien vœu de sa mère, se croit condamnée à rester vierge; en conséquence, elle s'empoisonne. Le père Aubry eût tout arrangé s'il eût été informé à temps, comme il a soin de l'observer lui-même. Faute de cette précaution, il ne peut que confesser Atala mourante, *qui voit avec joie sa virginité dévorer sa vie.* Elle regrette pourtant de n'être point à Chactas. Quelquefois j'aurois voulu, lui dit-elle, *que la Divinité se fût anéantie pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde.* Le récit des funérailles vient ensuite; enfin, l'auteur se met lui-même en scène, dans ce qu'il nomme un épilogue. Il trouve cette histoire parfaitement belle; car le *Seminole* qui la lui conta *y mit la fleur du désert et la grace de la cabane.* Il est temps de s'arrêter; nous ne voulons pas déterminer avec une justesse rigoureuse le genre d'imagination

dont cet ouvrage offre les symptômes ; mais nous avons peine à concevoir ce qu'il peut y avoir de moral dans un amour charnel et sauvage, auquel la religion vient mêler des sacrements très graves, dont le mariage ne fait point partie ; quel intérêt peut résulter d'une fable incohérente où des événements qui restent vulgaires, en dépit des formes les plus bizarres, ne sont amenés, ni motivés, ni liés entre eux, ni suspendus par aucun obstacle. Quant aux détails, on y sent l'affectation marquée d'imiter l'auteur de *Paul et Virginie;* mais, pour lui ressembler, il faudroit, comme lui, décrire et peindre. Des noms accumulés de fleuves, d'animaux, d'arbres, de plantes, ne sont pas des descriptions ; des couleurs jetées pêle mêle ne forment pas des tableaux. M. de Chateaubriand suit la poétique extraordinaire qu'il a développée dans son *Génie du Christianisme*. Un jour, sans doute, on pourra juger ses compositions et son style d'après les principes de cette poétique nouvelle, qui ne sauroit manquer d'être adoptée en France du moment qu'on y sera convenu d'oublier complétement la langue et les ouvrages des classiques. »[1]

[1] Que dites-vous de cette diatribe, et de la foule éclairée laquelle s'adressoit cet illustre Marie Chénier?

Ceci ne vous rappelle-t-il pas les jolis vers de madame Deshoulières sur la *Phèdre* de Racine? et encore sommes-nous forcé d'en retrancher la moitié, par respect pour nos lecteurs :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien;
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.
. . . .
Il meurt enfin, traîné par ses coursiers ingrats;

La plume me tombe des mains! Voilà donc où en étoit alors la critique de notre pays? Au reste, M. de Chateaubriand s'est noblement vengé de cette diatribe sans nom et sans forme. Par un de ces hasards providentiels qui arrivent toujours dans la vie des hommes illustres, M. de Chateaubriand, arrivé à toute sa gloire littéraire, entroit à l'Académie Françoise, où il remplaçoit, devinez qui? Ce même Jean-Marie-Joseph Chénier, le critique d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. Dans son discours de réception, qui est peut-être un des chefs-d'œuvre les plus étonnants qui soient sortis de cette illustre plume, et qui faisoit déja présager les grands discours de la Chambre des Pairs, M. de Chateaubriand a passé sous silence l'injure de Chénier; il la protégea de son mépris; c'est que, lui aussi, en passant la main sur sa gloire, *il ne s'étoit pas senti blessé*.

Dans le même temps qu'il faisoit ainsi justice de ces

Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

Parleroit-on autrement de la *Phèdre* de Pradon?

Il est vrai que Boileau venoit ensuite, qui consoloit Racine dans ces beaux vers qui conviennent si parfaitement à M. de Chateaubriand :

Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse françois ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Eh! qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

blasphémateurs obscurs, en poursuivant sa carrière, M. de Chateaubriand donnoit une légitime récompense à Dussaulx son premier critique. Dussaulx mort, M. de Chateaubriand faisoit l'oraison funèbre de cet homme d'un bon sens si solide et si sûr : « En relisant les *An*
« *nales littéraires* (c'est le titre du livre de M. Dussaulx),
« dit M. de Chateaubriand, nous nous sommes souvenu
« du temps où nous combattions nous-même en faveur
« de la monarchie, avec les seules armes qui nous
« étoient alors permises, où nous cherchions à réveiller
« la religion dans le cœur des François, pour leur faire
« jeter un regard sur le passé, pour les disposer à s'at-
« tendrir sur les cendres de leurs pères, pour leur rap-
« peler qu'il restoit encore des rejetons de ces rois sous
« lesquels la France avoit joui de tant de bonheur et de
« tant de gloire. L'auteur des *Annales* annónça ces
« ouvrages, fruits du malheur plutôt que du talent. En
« relisant ce qu'il voulut bien dire de nous, en nous
« reportant à ces jours de jeunesse, d'amitié et d'étude,
« nous nous surprenons à les regretter. Nous en étions
« à l'espérance! »

Et puisqu'il nous est permis, à propos de la critique contemporaine, de citer M. de Chateaubriand lui-même, il est facile de retrouver dans ces belles pages si honorables à la mémoire du célèbre critique Dussaulx, l'impression que ses premiers débuts littéraires ont laissée à son insu dans la grande ame de M. de Chateaubriand. En même temps ce sont là d'admirables conseils à donner aux jeunes critiques de notre temps : puissent-ils en profiter!

« Une censure, fût-elle excellente, manque son but

« si elle est trop rude : en voulant corriger l'auteur, « elle le révolte, et, par cela même, elle le confirme « dans ses défauts ou le décourage ; véritable malheur « si l'auteur a du talent..... Bossuet fut, dans sa jeu- « nesse, un des beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet : « si la critique, trop choquée de quelques phrases bi- « zarres, eût harcelé un homme aussi ardent que l'évêque « de Meaux, croit-on qu'elle l'eût corrigé ? Non, sans « doute. Mais ce génie impétueux ne trouvant d'abord « que bienveillance et admiration, se soumit comme « de lui-même, à cette raison qu'amènent les années. Il « s'épura par degrés, et ne tarda pas à paroître..... « Une critique trop rigoureuse peut encore nuire d'une « autre manière à un écrivain original. Il y a des dé- « fauts qui sont inhérents à des beautés, et qui forment, « pour ainsi dire, la nature et la constitution de cer- « tains esprits. Vous obstinez-vous à faire disparoître les « uns, vous détruirez les autres. Otez à La Fontaine ses « incorrections, il perdra une partie de sa naïveté ; « rendez le style de Corneille moins familier, il devien- « dra moins sublime. Cela ne veut pas dire qu'il faille « être incorrect et sans élégance ; cela veut dire que, « dans les talents du premier ordre, l'incorrection, la « familiarité ou tout autre défaut, peuvent tenir, par « des combinaisons inexplicables, à des qualités émi- « nentes : *Quand je vois*, dit Montaigne, *ces braves « formes forcées de s'expliquer, si vives, si profondes, « je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien « penser*. Rubens, poussé par la critique, voulut, dans « quelques uns de ses tableaux, dessiner plus savam- « ment ; que lui arriva-t-il ? Une chose remarquable :

« il n'atteignit pas la pureté du dessin, et il perdit l'éclat « de la couleur.

« Ainsi donc, indulgence ou critique circonspecte « pour les *vrais* talents aussitôt qu'ils sont reconnus. « Cette indulgence est d'ailleurs un foible dédommage- « ment des chagrins semés dans la carrière des lettres. « Un auteur ne jouit pas plus tôt de cette renommée, « objet de ses vœux, qu'elle lui paroît aussi vide qu'elle « l'est en effet pour le bonheur de la vie. Pourra-t-elle « le consoler du repos qu'elle lui enlève? Parviendra-t-il « même à savoir jamais si cette renommée tient à l'es- « prit de parti, à des circonstances particulières, ou si « c'est une véritable gloire fondée sur des titres réels? « Tant de méchants livres ont eu une vogue si prodi- « gieuse! Quel prix peut-on attacher à une célébrité que « l'on partage souvent avec une foule d'hommes mé- « diocres ou déshonorés? Joignez à cela les peines se- « crètes dont les Muses se plaisent à affliger ceux qui « se vouent à leur culte, la perte des loisirs, le déran- « gement de la santé. Qui voudroit se charger de tant « de maux pour des avantages qu'on n'est pas sûr d'ob- « tenir, qu'on vous conteste du moins pendant votre « vie, et que la postérité ne confirmera peut-être pas « après votre mort? Car, quelque soit l'éclat d'un succès, « il ne peut jamais vous donner la certitude de votre « talent; il n'y a que la durée de ce succès qui vous « révèle ce que vous êtes. Mais, autre misère! le temps « qui tue l'ouvrage fait vivre l'auteur, et l'on meurt « avant de savoir qu'on est immortel! »

Voilà ce qui s'appelle de la critique! Voilà comment les grands génies savent prendre tous les tons et descen-

dre à tous les langages! Au reste, ces passages-là sont d'autant plus curieux qu'ils sont à peu près toute l'histoire des commencements littéraires de M. de Chateaubriand. Qui savoit mieux que lui ce que c'est qu'une *critique trop rude!* Qui, plus que lui, a pu regretter ces beaux commencements de Bossuet, *qui ne trouva d'abord que bienveillance et admiration?* En même temps, n'avez-vous pas remarqué comment, à propos de la naïveté de La Fontaine et du style familier de Corneille, l'auteur d'*Atala* se rappelle, sans le vouloir peut-être, ce que disoit M. Dussaulx de la *recherche* de ce passage d'*Atala!* A quoi bon faire des commentaires sur les œuvres de M. de Chateaubriand? ces commentaires sont tout faits dans ses œuvres, il ne s'agit que de savoir les y chercher.

Cependant revenons à *Atala*. Après avoir soulevé à son passage des flots d'admirateurs et de critiques, après avoir enfanté plus de cent volumes d'injures et de louanges, le chef-d'œuvre, sans s'inquiéter de la louange ou du blâme des hommes, a marché tout droit son chemin à la manière des chefs-d'œuvre; toute l'Europe a battu des mains à la venue d'*Atala*; toute l'Europe a versé de douces larmes. Le monde alors étoit en guerre, et quand les soldats suspendoient leurs batailles, ils lisoient *Atala*. Chaque trêve nouvelle étoit employée à parler de l'œuvre nouvelle. *Atala* fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, dans les langues savantes et dans celles qui ne l'étoient pas; dans les langues vraiment littéraires et dans les langues naissantes ou renaissantes. C'est ainsi que M. de Chateaubriand, voyageur aux ruines d'Athènes, trouva entre les mains d'un caloyer

une traduction d'*Atala* en grec moderne, ce faible patois de la langue de Platon et d'Homère; bien plus, il y eut une *Atala* hollandoise; le Portugal traduisit *Atala,* et depuis *les Lusiades* jamais la langue qu'avoit créée le Camoëns n'avoit servi à un emploi plus magnifique. La Pologne, si françoise par ses mœurs et surtout par sa langue, a fait elle-même une traduction d'*Atala,* afin sans doute que le dernier serf du royaume pût apprendre cette touchante et mélancolique histoire du christianisme dans le désert. La Russie, à son tour, l'empire de Pierre-le-Grand et de Catherine II, s'exerça à faire passer dans son idiome presque oriental la prose du poète françois. L'*Atala* suédoise suivit de bien près l'*Atala* russe, et enfin, qui le croiroit? il y eut d'*Atala* une traduction hongroise : ainsi les langues sans littérature se firent littéraires tout d'un coup, pour faire honneur à l'*Atala* de M. de Chateaubriand.

Les poètes eux-mêmes, étonnés de cette prose qui laissoit bien loin derrière elle toute poésie contemporaine, s'exercèrent bientôt à traduire en vers ce grand style aux mille formes et aux mille couleurs. Saint-Victor, dans un poëme à bon droit estimé; M. Delille, ce grand poète; Millevoye, ce charmant élégiaque, surpris, charmés et inquiétés malgré eux à la venue de cette belle langue, s'efforcèrent d'en faire passer quelque chose dans leurs vers. Tentative hardie que le succès ne devoit pas couronner. Comment, en effet, M. Saint-Victor ne savoit-il pas que la bonne poésie est de son essence une et indivisible comme tout ce qui est éternel? Comment cet infortuné Millevoye n'a-t-il pas vu que l'imitation tue la poésie, et comment M. Delille a-t-il pu jamais

penser qu'il arracheroit aussi facilement à M. de Chateaubriand ses périodes, qu'il avoit arraché ses vers a Virgile et à Milton?

Voici, au reste, pour compléter toutes ces recherches sur *Atala*, quelques unes de ces imitations poétiques, qui, tout habiles qu'elles sont, ne serviront que mieux à vous faire admirer le texte original:

ATALA.

PROLOGUE.

IMITATION PAR SAINT-VICTOR (*Génie du Poète*).

Livre aux vents alisés ton rapide vaisseau
Sur les fertiles bords d'un monde encor nouveau;
Dés qu'ils auront poussé tes voiles frémissantes,
Descends, et, traversant ces villes florissantes,
Où sur des monceaux d'or l'Européen assis
Vend ce sol étranger que ses arts ont conquis;
Avide observateur, va, dans la solitude,
De la nature alors faire ta seule étude;
Visite la Floride et ses champs fortunés :
Dans ces riches déserts que ses mains ont ornés,
Vierge auguste et sévère, elle offre en ses ouvrages
De plus mâles beautés, des graces plus sauvages,
D'impénétrables bois, des monts prodigieux,
De plus vives couleurs, un jour plus radieux.
S'élançant des hauteurs d'un roc inaccessible.
Comme une vaste mer, la cataracte horrible
Tombe, en poussant au loin d'effrayantes clameurs
Et, frappant les rochers qu'ébranlent ses fureurs,
En tourbillons d'écume, en vapeurs ondoyantes,
S'élève et rejaillit sur ses rives bruyantes.
Ailleurs, dans les forêts, sous l'azur d'un beau ciel
Règne un profond silence, un calme universel;
Au milieu de ce calme, à l'oreille ravie,
Je ne sais quelle douce et lointaine harmonie

Semble encor murmurer dans l'épaisseur des bois:
On diroit des esprits les gémissantes voix;
L'étranger s'égarant sous ces bocages sombres,
Alors que le jour meurt et que naissent les ombres,
Admire ce silence et ces vagues concerts,
Et le parfum des fleurs et la fraîcheur des airs.
Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Meschacebé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux;
Ose alors parcourir, en glissant sur les flots,
La campagne brillante, où dans ses chants sublimes,
De l'amour, du devoir, égarant deux victimes,
Chateaubriand peignit leurs ardeurs, leurs tourments,
Et *la fleur des déserts* flétrie en son printemps.
Ces sites dont cent fois te charma la peinture,
Les voilà : Déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon et se perd dans les cieux.
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons ou nagent dans les eaux.
Là, le fleuve coulant à travers des coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatants paysages;
Sur ses rives l'on voit des fleurs et des ombrages;
On entend dans les bois de confuses clameurs;
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales;
Balancé mollement aux brises matinales,
Le palmiste élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle;
La colombe gémit : tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance;
Quelquefois s'égarant d'arbre en arbre s'élance,

Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.
Le fleuve cependant poursuit sa course immense;
Tantôt roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants;
Tantôt entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange et de débris couvert;
De ses flots débordés inonde le désert;
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,
Ose du dieu surpris braver la majesté,
Et du flux impuissant brisant les foibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines.

AUTRE IMITATION (Du Même.)

Voici d'autres tableaux peut-être encor plus doux :
Celle que féconda le baiser d'un époux,
Sourit à son enfant d'un sourire ineffable;
Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
Suspend de son berceau le mobile appareil,
Et demande aux zéphirs de hâter son sommeil.
Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
Sa mère inconsolable y revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance;
S'assied près de la tombe, y dépose en silence
Le lis suave et pur, les perles du maïs,
Et du lait maternel arrose les débris.
Elle s'éloigne; alors, au tombeau solitaire,
Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
Et qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune ame mêlée à leurs douces odeurs.

IMITATION DU MÊME PASSAGE.

DELILLE (*Imagination*. ch. VII).

Dirai-je des Natchés la tristesse touchante?
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'enchante!
Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh! quel soin pouvoit mieux consoler sa jeune ombre?
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivants il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père;
Là, ses sœurs, en pleurant, accompagnent leur mère;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des fleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses pleurs;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore,
Les doux zéphirs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau;
De l'amour maternel illusion touchante!

IMITATION DU MÊME PASSAGE.

MILLEVOYE (*L'amour maternel*).

Que des Canadiens j'aime l'usage antique!
Près du torrent, au pied du coteau romantique,
Leur ame se nourrit du charme des douleurs;
Ils cultivent la tombe, et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la terre étendu
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
La mère adresse au Ciel sa muette prière,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri.

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.
Mais le jour où l'enfant s'endort d'un long sommeil,
S'inclinant sur sa bouche elle attend son réveil.
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
Du catalpa flexible agite le rameau.....
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau.

Et maintenant que l'œuvre d'*Atala* est accomplie; maintenant qu'elle a passé par toutes les épreuves redoutables, les louanges et le blâme de l'Europe, l'admiration et l'envie du monde; maintenant que ce chef-d'œuvre a été traduit, commenté, expliqué, arrangé, défiguré dans toutes les langues connues et inconnues; maintenant qu'on l'a traduite même en vers français, cette prose française de M. de Chateaubriand, si nouvelle et si française, l'auteur peut suivre son chemin sans terreur; René l'appelle, le christianisme éploré lui tend les bras, la Grèce antique espère en lui, le désert, la Bible et le Mont-Sinaï lui préparent déja son poëme. Maintenant qu'il a passé par tout ce que la gloire humaine a de doux et d'horrible, le poète peut s'abandonner à son génie, — *semblable à un fleuve qui, en s'éloignant de sa source, dépose peu à peu le limon qui troubloit son eau, et devient aussi limpide vers le milieu de son cours qu'il est profond et majestueux.*

JULES JANIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





Imprimerie Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

